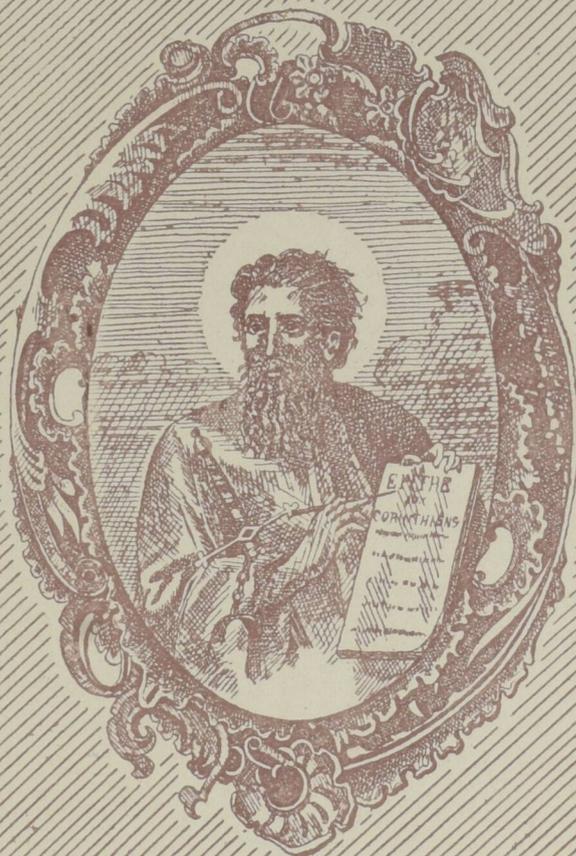


Vol. 3, No 12

L'APÔTRE

Québec, août 1922

L'APÔTRE



MAGAZINE CATHOLIQUE

SOMMAIRE

--

AOUT 1922

TEXTE

Page	
441 — La rentrée	J.-ALBERT FOISY.
443 — Les vicissitudes d'une momie.	
444 — Le volcanisme.	EMILE MILLER.
449 — Le curé de Sautechèvre.	JEAN NESMY (<i>La Maison</i>).
452 — Folles dépenses	JEAN LEBRUN.
454 — Boismou se repose le dimanche (<i>conte</i>).	LE VIEUX MÉNESTREL.
456 — Méditation sur la richesse.	G. D'AZAMBUJA (<i>Le Noël</i>).
458 — Les méduses lumineuses	
458 — L'art de la toilette	
460 — Sur tes genoux (<i>berceuse</i>).	
462 — Éphémérides canadiennes — juillet 1922	
465 — La Machine humaine.	LE VIEUX DOCTEUR.
467 — Comment on devient sourd.	G. B. (<i>La Croix</i>).
469 — Mme Craven.	RENÉ MILLY (<i>La Maison</i>).
742 — Le dépeuplement des campagnes.	THOMAS POULIN (<i>Le Travailleur</i>).
473 — Simple histoire	MARIE ROLLET.
475 — Les devoirs des enfants	
476 — Pour s'amuser.	
477 — Table des matières.	

ILLUSTRATIONS

448 — L'angélus du vieux curé.	<i>Tableau de M. PALEZIEUX.</i>
453 — Le moulin à farine, à Terrebonne, sur le bord de la rivière des Mille-Iles	
455 — Vue panoramique de St-Joseph de Carleton.	
459 — La Cathédrale d'Amiens — L'abside	
462 — Feu F.-X. Garneau.	
463 — Le R. Père Pierre Deguire	
464 — L'Arctic.	
468 — Trois enfants jumeaux.	
471 — Le vieux Québec — Le Château St-Louis	
480 — Une vieille maison canadienne.	

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

“ L'APOTRE ” est imprimé par l'Action Sociale Ltée. 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE
DE
L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME III

QUÉBEC, AOÛT 1922

No 12

LA RENTRÉE

QUAND cet article paraîtra, les parents seront tous occupés activement à préparer leurs enfants pour la rentrée prochaines des classes.

Comme les enfants, ils s'étonneront que ces deux mois se soient écoulés si rapidement et que le moment des préparatifs soit déjà arrivé.

C'est que le temps, dans sa course, ne ménage personne et demande à tous de profiter de chacune des minutes qui nous sont accordées.

Les vacances sont finies.

De même que cette période de repos imposait des devoirs spéciaux, ainsi, la rentrée des classes exige des parents une attention particulière.

Pendant deux mois, enfants d'écoles, fillettes de couvent, collégiens, s'en sont donné à cœur joie, sans se soucier si la mémoire se rouillait, si elle oubliait une bonne partie de ce qu'elle avait acquise, au cours de l'année précédente. Bien plus, un grand nombre ne savent même plus où sont les livres de classe jetés dans un coin au début des vacances.

o o o

Les parents, avant le jour même de la rentrée, devraient songer un peu à préparer la nouvelle année scolaire qui va commencer.

Cette préparation est double.

D'abord, il faut que les enfants soient prêts à commencer dès le premier jour, que ce soit à l'école élémentaire, au couvent ou au collège.

Pour cela, il faut que quelques jours à l'avance on fasse une revue soignée de tous les livres de classe, pour que le moment venu, l'enfant puisse les apporter à l'école.

Ensuite, il importe que les vêtements soient aussi en parfait état.

Ce sont là des détails matériels insignifiants d'apparence : mais, combien d'enfants perdent des jours, et des semaines de classe, chaque année, simplement parce que la mère a négligé de veiller à ces détails.

L'enfant doit arriver à l'école pour la première heure, afin qu'il prenne l'atmosphère de la classe immédiatement et qu'il soit en état de suivre les autres.

La rentrée dès la première heure est particulièrement importante pour ceux qui débutent dans une maison d'éducation, couvent et collège.

Que les parents ne disent pas que le jour de la rentrée on ne fait rien et que le lendemain est aussi bon.

Quand un jeune garçon ou une fillette s'en vont pensionnaires dans une maison d'éducation, ils ressentent toujours un certain déchirement au moment de quitter la famille.

Toutefois, si l'enfant arrive de bonne heure, qu'il assiste à l'arrivée des autres, il prendra vite contact avec ses camarades, surtout les nouveaux, qui s'accostent plus volontiers. Il se sentira immédiatement moins seul, car, avant le soir, il se sera fait des amis.

Au contraire, s'il n'arrive que le lendemain quand tous les autres ont déjà commencé la vie de communauté, il est plus seul. Ce sont tous des anciens pour lui ; les groupes se sont déjà formés, les présentations ont été faites et il est seul à avoir figure nouveau au milieu des autres.

Souvent, il faudra à ce retardataire de longs mois pour vaincre l'ennui irrésistible qui paralysera sa volonté, annihilera son énergie et souvent le dégoûtera de la vie de pensionnat.

S'il entre le premier jour, il se sentira l'égal, le camarade de tous ceux qui arrivent avec lui ; s'il arrive le lendemain, tous, même ceux arrivés la

veille lui paraîtront anciens et se considéreront tels à son égard.

Pour un jour de retard, il sera dans un état d'infériorité pendant tout le premier trimestre.

* * *

Les parents ne doivent pas seulement voir à ce que leurs enfants soient prêts à commencer avec les autres ; il leur incombe de décider si tel ou tel de leurs enfants doit faire des études plus complètes.

En d'autres termes, ils doivent s'assurer si leur enfant a des aptitudes pour une formation intellectuelle plus étendue.

Il ne faut pas oublier que l'église et la patrie ont besoin d'une élite. Cette élite se prépare par l'étude. Au sortir de l'école un enfant peut difficilement orienter sa vie ; à de rares exceptions près, ils ne peuvent tout au plus que manifester un certain goût pour l'étude.

Il appartient aux parents d'étudier le caractère de leur enfant et de discerner pour lui ce qui convient le mieux à son tempérament et à ses aptitudes.

Il ne faut pas faire promettre à un enfant de suivre telle ou telle vocation et faire de ce choix prématuré une condition essentielle d'un cours d'études.

A cet âge, l'enfant ne sait pas ce qu'il désirera être dans quatre ou cinq ans ; la seule chose qui importe, c'est de le mettre en état de choisir librement ; de le placer dans un milieu propice au développement naturel de sa vocation.

* * *

Au sortir de l'école, le jeune homme voit deux avenues s'ouvrir devant lui ; la formation classique qui mène au sacerdoce et aux professions libérales, la formation commerciale et technique qui le dirige vers les carrières professionnelles.

Les deux voies demandent des sujets intelligents, studieux et énergiques ; car, si nous voulons tenir le premier rang dans ce pays, il nous faut des hommes supérieurs dans toutes les carrières.

Que les parents s'efforcent donc de discerner chez leurs enfants vers quelle voie ses goûts et ses aptitudes le dirigent. Dans le doute, qu'ils le placent dans une maison dont le programme est arrangé de telle façon qu'il puisse choisir sa

vocation après quelques années d'études sans aucune perte de temps.

Pour la jeune fille, le problème est moins compliqué. Cependant, il ne cesse pas d'être une question sérieuse.

Que les parents ne se laissent pas éblouir par les positions de sténographes, de secrétaires, de commis.

Les jeunes filles ne sont pas faites pour ces occupations.

Sans doute, une jeune personne obligée de gagner sa vie, et elles sont nombreuses, dans notre siècle de progrès, les filles et les femmes esclaves de la vie chère, aura plus de satisfaction à faire un travail de bureau qu'à laver les planchers.

Mais, la vie de bureau n'est pas la fin naturelle de la jeune fille. Elle est destinée par Dieu et la nature, au mariage ou à la vie religieuse.

Les parents commettent donc une faute grave s'ils s'appliquent à donner à leur fille une éducation exclusivement commerciale avec le résultat qu'elle abordera le mariage dans l'ignorance totale de ses devoirs de ménagère, avec des goûts et des habitudes que chaque obligation familiale contrariera et froissera.

* * *

Tels sont les réflexions que suggère ce mot : la rentrée.

Les parents ne s'exagéreront jamais l'importance de cette époque dans la vie de leurs enfants.

Souvent une rentrée scolaire manquée suffit à dégoûter un enfant de l'étude et à lui faire manquer sa vocation. Dans l'éducation des enfants, il n'y a pas de détails insignifiants et une négligence coupable de la part des parents leur sera sévèrement imputée par Celui qui leur a confié de garde des âmes et des corps.

J.-ALBERT FOISY

Toto à son père :

— Dis, papa, la nuit a donc un œil ?

— Pourquoi ?

— Dame ! Maman disait ce matin qu'elle n'avait pu fermer l'œil de la nuit.

Les vicissitudes d'une momie

Un antiquaire revenait de l'Égypte, qu'il avait explorée tout à la fois en artiste et en savant. Il rapportait du Caire une momie qui, selon ses présomptions, ne devait pas avoir moins de trois mille six cents ans. Or, notre égyptologue, débarquant, sain et sauf, fit charger en toute hâte ses effets sur un brancard, mais il oublia la précieuse momie au fond du bateau. Les commis de l'octroi, ayant fait une descente à bord, y trouvent une boîte d'une forme et d'un aspect singuliers.

“ Elle ne peut renfermer que de la contrebande ; il faut l'ouvrir ”, dit-on aussitôt.

Que voit-on ? Une femme entourée de bandes de linge, serrées à toute outrance. Nul doute, c'est une malheureuse victime étouffée par les ordres de quelque ambitieux qui a eu tout intérêt à la faire disparaître.

Le commissaire de police est mandé sur l'heure ; il arrive flanqué de deux chirurgiens aussi habiles que lui en archéologie. On était en plein XVIIIe siècle, et personne n'avait encore livré au public studieux de l'Europe les mystères scientifiques du pays d'Osiris ; les égyptologues étaient encore à naître, on ne connaissait que par des oui-dire confus les crocodiles sacrés, les sphinx, les demeures souterraines des Pharaons ; les momies contemporaines de Sésostris avaient donc peu de chance d'être reconnues d'un commissaire de police du quai Saint-Bernard et des douaniers. Quand aux élèves en chirurgie, soit qu'ils n'eussent pas des connaissances bien étendues en dehors de leur science anatomique, soit que, aussi gamins et rieurs que les étudiants en médecine de nos jours, ils déclarèrent qu'il y avait sans doute crime, disparition d'une victime quelconque.

Le forfait fut donc constaté ; on verbalisa, et le corps dut être transporté à la morgue, afin que les parents ou amis vinssent le reconnaître. Il est à présumer qu'ils ne se dérangèrent point.

Cependant le savant, occupé à débiller ses curiosités, se rappelle le lendemain la momie oubliée. Il court au bateau ; là trois alguazils l'arrêtent et le conduisent au commissaire.

“ Ah ! vous voilà donc, Monsieur le drôle ! s'écrie-t-il ; je vous tiens enfin . . .

— Monsieur le commissaire voudra-t-il m'expliquer ? . . .

— C'est à vous d'expliquer les circonstances du meurtre que vous avez commis.

— Le meurtre que j'ai commis ? . . . Moi ? . . .

— Ou dont, tout au moins, vous êtes complice.

— Le diable m'emporte, si vous ne rêvez pas en plein jour, Monsieur le commissaire !

— Ah ! je rêve ! Nierez-vous que la victime a été étouffée et renfermée dans une boîte, ainsi qu'il résulte du procès-verbal bien et dûment signé et paraphé, que voici ?

— Quoi ! ce n'est que cela ? dit en riant l'antiquaire, qui conçut à l'instant le projet de s'amuser du commissaire.

— Je vous conseille de faire encore le goguenard ! Un crime qui fait frémir ! Pauvre jeune fille ! Qui l'a mise dans le coffre où elle a été trouvée ?

— Moi, Monsieur !

— Écrivez, greffier.

— Qui l'a entourée de linge de la tête aux pieds ?

— Moi, respectable commissaire.

— Consignez, greffier, qu'il avoue le crime.

— L'expression est peut-être un peu forte.

— C'est assurément une bonne action. Quel âge avait-elle, la jeune fille ?

— A peu près dix-neuf ans.

— De quel pays était-elle ?

— De Memphis, je crois.

— Faire venir de si loin une pauvre femme pour l'assassiner ! Mais continuez de répondre ; depuis quand est-elle morte ?

— Il y a trois mille six cent cinquante ans environ.

— Hein ! vous allez recommencer vos plaisanteries déplacées ?

— Du tout ; je puis vous affirmer que la défunte vivait sous l'un des Pharaons.

— Je vais vous faire appliquer les menottes.

— Ceci, monsieur le commissaire, cesserait d'être plaisant ; et, pour rentrer de moi-même dans le ton sérieux, je vous dirai que vous êtes aussi d'une ignorance trop robuste. Comment, vous n'avez pas reconnu que, depuis deux jours, vous instruisez sur le prétendu meurtre d'une momie égyptienne ?

— Une momie ?

— Sans doute, monsieur ; et si, du moins, vous aviez posé sensément votre interrogatoire, vous

sauriez que vous parlez au comte de G. . . , de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

— Ah ! pardon ! monsieur le comte, mille fois pardon ; daignez oublier. . .

— J'oublie tout, mais rendez-moi mon cadavre antique, et tâchez de vous faire assister à l'avenir par des barbiers assez instruits pour ne pas se tromper de 4,000 ans lorsqu'ils constateront la date d'un décès."

Pauvre savant ! Il croyait tout fini ; mais la justice ne lâche pas si facilement sa proie : *Sainte Paperasse* florissait déjà à cette époque ; il fallut minuter, grossoyer une requête au lieutenant criminel, le préfet de police d'alors, pour faire sortir la sujette des Pharaons de la morgue. Enfin, en vertu de la procédure libellée en style aussi inintelligible que les hiéroglyphes qui couvraient l'étui de la momie, elle fut rendue à l'antiquaire, après toutefois que celui-ci eût payé le droit accoutumé, car dame Justice, à toutes les époques, ne lâcha rien gratis.

Le volcanisme⁽¹⁾

Considérations générales.— Les formes extérieures du globe terrestre sont loin d'être immuables. La géologie nous montre que ce globe est soumis à d'incessantes modifications, si bien qu'on peut dire que les terres émergées, par comparaison avec l'océan, représentent le "temporairement stable." Les forces qui altèrent la physionomie de cette écorce sont les unes d'origine *interne*, les autres d'origine *externe*. Le principe des modifications internes réside dans l'énergie calorifique propre du globe ; leur action se manifeste par les *éruptions volcaniques*, qui accumulent à leur surface des matières éruptives ; par les *tremblements de terre*, qui produisent des failles et des modifications de niveau visibles sur les rivages maritimes, enfin par les *sources thermales*, qui apportent à la surface de la terre des sels qu'elles ont dissous dans les couches inférieures de l'écorce.

Le principe des modifications externes réside dans l'énergie solaire. Elles se manifestent

par des agents atmosphériques : vents, précipitations, eaux courantes, glaciers. L'air et l'eau, mus par l'énergie solaire, tendent sans cesse à atténuer les irrégularités de la surface, qui sont causées par la contraction de l'écorce terrestre, par quoi se manifeste la déperdition de la calorifique emprisonnée dans l'enveloppe du globe. Érosion et cataclysme, telles sont les deux dynamiques, agissant en sens inverses, qui édifient et détruisent concurremment des formes perpétuellement changeantes.

Les volcans.— Les volcans sont des appareils naturels qui mettent la surface du globe en communication permanente ou temporaire avec les matières en fusion de l'intérieur. Ils consistent généralement en un amas de débris éjectés, disposés en forme de *cône*, lequel se termine par un *cratère*,— sorte d'entonnoir ou de cuvette à fond plat, où débouche la *cheminée*, communiquant avec le réservoir interne des matières ignées. L'existence des matières ignées se révèle par un panache de fumée au sommet du cône. A l'état de repos, des matières ténues en fusion obstruent la cheminée ; fréquemment, des émanations de gaz et de vapeur d'eau, se produisent par les fissures du cratère.

Eruptions.— L'approche d'une éruption se manifeste par d'abondantes émanations de gaz, des bruits souterrains, des oscillations et des trépидations ; le panache de fumée, mêlé de cendres, devient plus intense, s'élève verticalement jusqu'à plusieurs milliers de pieds (30,000). La vapeur d'eau mêlée à cette colonne de fumée est chargée d'électricité négative, dont le contact avec l'électricité positive de l'air fait éclater des orages volcaniques ; eau et cendres s'abattent en torrents de boue, parfois plus dévastateurs que les matières ignées qui sortiront du cratère. La colonne de fumée, reflétant la lave qui bouillonne dans le cratère, prend l'aspect d'un gigantesque jet de feu. Les vapeurs des gaz, engagées dans les cheminées du volcan et qui précèdent la montée de la lave explosent en lançant des pierres ponceuses, des bombes volcaniques : le volcan est à son paroxysme. S'il est couronné de neiges persistantes, elles peuvent fondre brusquement ; des torrents furieux descendent alors le long des pentes pour provoquer des inondations. Ainsi, lors des éruptions de Cotopaxi, géant volcanique des Andes de l'Équateur (19,320 pieds), en 1742, la fonte subite des glaciers produisit des vagues

(1) Nos lecteurs auront dans leurs prières une pensée pour l'auteur de cet article, M. Emile Miller, qui vient de se noyer à Contrecoeur, en voulant porter secours à son enfant.

de 60 à 120 pieds qui, déplaçant des blocs de 12 pieds de diamètre, franchirent 24 milles en trois heures et firent périr quelque 900 personnes. Certaines colonnes de vapeur, au lieu d'être ascendantes, s'abattent au bas du volcan. La "nuée ardente" de la montagne Pelée, à Saint-Pierre de la Martinique, en 1902, franchissait un mille à la minute.

Avec l'apparition de la lave, phénomène essentiel d'une éruption, on voit cette matière en fusion déborder du cratère ou encore d'orifices nouveaux que la pression peut produire à la base ou sur les flancs du cône. Cette lave s'échappe de l'orifice principal du volcan ou de ce *cône adventif*, pour dévaler par les pentes en torrents enflammés. Ces manifestations marquent la dernière phase de l'éruption ; le volcan rentre ensuite dans le repos.

Matériaux émis par les volcans.— Les coulées de lave peuvent être émises en quantité prodigieuse et couvrir des étendues considérables. Dans l'éruption de 1794, le Vésuve rejeta des laves qui atteignirent une longueur de quatre milles et une largeur terminale de 2,000 pieds. Celles de Mauna Loa (Hawaï), en 1856, mesurèrent plus de 30 milles de longueur, 3 de largeur et une épaisseur moyenne de 350 pieds. Les coulées de l'île de la Réunion mesurèrent 90 millions de verges cubes.

Les cendres qui précèdent le débordement des laves peuvent être transportées par le vent à de grandes distances du volcan. En 1835, le Coséguina (Nicaragua) recouvrit d'une couche de débris atteignant 16 pieds tout le pays environnant, dans un rayon de 25 milles. En 1875 on vit tomber à Stockholm des cendres lancées par l'Hécla, un volcan d'Islande, distant de 1,200 milles. En 1902, lors de l'éruption de la montagne Pelée (Martinique), des cendres transportées par le contre-alizé, furent perçues par des navires à plus de 500 milles, au nord-est de l'île. Les pierres ponce que le Krakatoa (détroit de la Sonde) lança en 1883, s'abattirent en mer, sur une aire de plusieurs milliers de milles.

Les laves en fusion ont une température excédant 1000° c., que l'on évalue en constatant que le cuivre et l'argent y fondent, tandis qu'elles n'atteignent point le point de fusion du fer. Ces laves cheminent à une vitesse qui dépend de l'inclinaison de la pente et de leur degré de fluidité ; cette vitesse de descente varie de 1 pouce à 25 pieds par seconde. Les laves contenant beau-

coup de silice et peu de matières vitreuses, sont dites *acides* ; leur marche est plutôt lente : elles offrent une surface raboteuse. Celles qui renferment une forte proportion de fer et peu de matières vitreuses sont dites *basiques* ; on les reconnaît à leur traînées onduleuses. Les coulées de laves se recouvrent de scories et prennent parfois en se solidifiant un aspect raboteux ; elles ne rayonnent que peu de chaleur, ce qui leur permet de rester fluides et de cheminer plusieurs mois encore sous cette gaine protectrice. Les scories isolent si bien, que, sur les pentes de l'Etna, des arbres envahis par la nappe de laves, n'ont été qu'à demi calcinés et ont pu végéter quelque temps.

Effet des éruptions.— L'activité volcanique peut encore modifier la topographie, soit en créant des terres nouvelles, soit en abaissant le niveau des terres existantes. Ainsi, dans les Cyclades, en Méditerranée orientale, le groupe de Santorin se compose de trois îles qui ont apparu successivement en l'an 198 avant notre ère, en 1261 et en 1707 ; enfin, en 1866, deux îlots surgissaient autour de l'une de ces îles. En 1793, non loin d'Islande, une île apparut qui fut bientôt submergée. Ce fut également le sort de l'île Julia, née en 1831, au sud-ouest de la Sicile, sur un fond d'à peine 650 pieds, et qui disparut après quelques mois. La traînée des Aléoutiennes n'est qu'une série de soulèvements volcaniques. Il ne se passe pas d'année sans qu'au moins une île naisse ou s'effondre dans ces parages. L'île Ivan-Bogoslov, remarquable par son étendu, est apparue en 1796. En 1910, l'équipage d'un garde-côte américain put assister à la naissance d'un îlot volcanique, dans la traînée des Aléoutiennes. Au milieu de vapeurs, de leurs embrasées et de laves faisant bouillonner l'eau de la mer, l'île surnagea soudainement des flots ; et, trois jours plus tard, l'équipage qui avait assisté à ce spectacle, put mettre le pied sur le sol nouvellement surgi du lit de la mer ; mais cette île disparut peu de temps après. En 1815 le Tambora, dans l'archipel malais, rejeta une si grande quantité de cendres que l'île Lombok, distante de 75 milles, en fut couverte et ses moissons perdues, ce qui, dans la suite, fit périr de faim 4,400 personnes. En 1822, le Geloungoung (Java), entré subitement en activité, recouvrit de torrents de boues et de pierres la région avoisinante, en ruinant de vastes

cultures, des villages avec leurs milliers d'habitants.

L'activité volcanique est loin d'être pareille dans chaque volcan. Chez ceux dont le cratère reste ouvert, les éruptions n'ont généralement rien de désastreux. Le type de cette catégorie de volcans est le Stromboli (îles Lipari), dont les éruptions, avec dégagement de fumée à intervalles d'un quart d'heure, consistent en montée et descente de la lave, qui ne déborde que rarement du cratère. Par contre, les volcans qui ont longtemps sommeillé ont un réveil terrible ! Obstrué par des matières solidifiées, leur cratère, tel le bouchon d'un vase hermétiquement clos, cède sous la pression des vapeurs internes, qui projettent en l'air des quartiers de roc, des pluies de pierres et de boue, en dégageant des fumées mêlées de cendres, qui montent lugubres, fulgurantes, la nuit. Il est de ces panaches de fumée qui s'élèvent à de grandes hauteurs pour s'étaler horizontalement et former, lorsque l'atmosphère est calme, un immense panache qui, pour Pline, au Vésuve, évoquait l'image d'un pin parasol. D'autres nuées, chargées, de gaz lourds, roulent sur les flancs du volcan, comme celle qui a détruit la ville de Saint-Pierre (Martinique), en 1902.

Les volcans sont des créateurs de relief, tant par leur bouche conique et les assises qu'ils déplacent que par les matières qui s'en épanchent. Le Jorulló, haut de 1,700 pieds, s'éleva en moins d'un mois dans une vallée du Mexique méridional, au XVIII^e siècle ; le Monte Nuovo naquit en 1538, en une nuit, sous les yeux effrayés des Napolitains. Les volcans géants du Mexique et des Andes : Sotara, Chimborazo, pic d'Orizaba, ont tous été édifiés depuis le quaternaire.

Si le volcanisme édifie des reliefs grandioses avec une rapidité qui défie l'érosion, il est aussi capable de détruire en fort peu de temps des reliefs dont l'érosion n'aurait raison qu'après des siècles de travail. L'explosion du Krakatoa, en 1883, fit disparaître en un moment les deux tiers d'une île de 20 milles carrés.

Autres phénomènes volcaniques. — Il existe de plus un certain nombre de phénomènes se rattachant à l'activité volcanique. La sortie des laves est accompagnée ou suivie d'émanations gazeuses. Ce sont les *fumerolles* ou *mofettes*. Elles sont chargées d'acide carbonique et peuvent survivre de longs siècles à l'éruption. Les mo-

fettes les plus abondantes se trouvent dans la célèbre *grotte du Chien*, aux environs de Naples.

En second lieu il faut citer les *geysers* ou *geysirs*, qui sont des sources jaillissantes d'eau bouillante. Ce sont en somme des volcans vomissant de l'eau chaude par jets intermittents et dont la hauteur, généralement d'une vingtaine de pieds au dessus du sol, peut atteindre 250 pieds. L'existence des geysers est attribuée à l'infiltration de l'eau de surface, par les fissures du sol jusqu'au voisinage d'un foyer volcanique, où elle s'échauffe. L'eau des geysers contient généralement 1 pour cent de matières minérales : silice, chaux, sels de soude et de potasse. Les phénomènes geysériens se rencontrent aussi bien dans les régions volcaniques actives que dans celles qui sont en repos. Il est trois régions du globe particulièrement riches en geysers : l'Islande, l'île Nord de la Nouvelle-Zélande, et le parc national d'Yellowstone, aux États-Unis. Quelques-uns de ces appareils aux *douches brûlantes* sont environnés de terrasses pétrifiées et de bassins construits à même les concrétions calcaires ou silicieuses, qui résultent de l'évaporation de leur eau minéralisée.

Les *sources thermales*, fréquentes au voisinage des volcans, se rencontrent aussi dans les régions étrangères à toute activité volcanique. Elles témoignent de l'infiltration de l'eau superficielle dans des nappes souterraines. C'est la température élevée qui règne dans les profondeurs, qui chargent ces eaux de leurs sels minéraux et leur permet de revenir à jour, en conservant une bonne partie de leur température élevée : il y a en effet des sources dont les eaux sont sulfureuses, ou salées, ou chargées d'acide carbonique. Aucune de ces sources n'atteint le point d'ébullition de l'eau (100°c.), mais il en est qui donnent 97°c., comme celles d'Hamman-Meskoutine (Algérie) à 95°c., et celles de Karlsbad (Bohème) à 75°c.

Théorie de la formation des volcans. — A mesure que l'exploration du globe est devenue plus complète, on a tenté d'expliquer l'origine et le mécanisme des volcans ; mais les diverses théories qui ont eu cours sont tombées en discredit lorsque la géologie put fournir des données probantes sur ce point. Ainsi on se demandait si l'infiltration des eaux marines dans l'écorce du globe jusqu'aux masses ignées des profondeurs n'amenait pas la production de vapeurs, dont la fuite se serait manifestée par

les éruptions volcaniques. D'autre part, l'existence de certaines chaînes de montagnes était-elle le résultat de soulèvements de cratères, ou si les fractures qui avaient donné naissance à ces chaînes avaient ensuite permis aux bouches volcaniques de se faire jour ?

Comme il existe des appareils volcaniques jusqu'à une très grande distance de la mer, sa participation à leur activité est inadmissible. On chercherait vainement des volcans sur la côte atlantique des Amériques du Nord et du Sud, autour des mers Hudson et Baltique, sur la longue côte sibérienne et sur le littoral occidental de l'Australie, tandis qu'il y a des appareils volcaniques situés à une très grande distance de la mer ainsi que des volcans récents au sein même des grands déserts du globe : à l'est des Rocheuses, au Sahara, en Asie centrale, sans compter la série des " collines montéregiennes ", les volcans de l'Auvergne et du Massif Rhénan, qui furent assez éloignés de la mer, pendant leur période d'activité, ce qui établit que la participation de la mer à leur activité est inadmissible, au moins comme cause déterminante, essentielle.

La présence de volcans au sein de la mer démontre que le résultat des éruptions, au lieu d'accroître l'étendue de la surface émergée, produit des effondrements considérables. Les îles nouvelles, nées d'éruptions volcaniques, sont condamnées le plus souvent à une existence éphémère.

Loin de produire ces dénivellations parfois énormes, que sont les chaînes montagneuses, c'est grâce à leur gigantesque fractures que les appareils volcaniques se sont fait jour. La présence des volcans coïncide avec les régions de plissements énergiques et les brusques inégalités des profondeurs océaniques. A la lumière de la géologie on peut dire que les appareils éruptifs volcaniques se localisent, sans égard au dessin des côtes, le long des grandes lignes de fractures du globe, — surtout le long des dislocations et des fractures tertiaires et quaternaires. Ainsi la répartition actuelle des volcans doit-elle être étudiée à l'aide des cartes du relief et des profondeurs (*cartes hypsométriques et bathymétriques*). Et l'on comprend que les volcans soient particulièrement nombreux au point de croisement de deux lignes de fractures. . .

Le nombre des volcans qui ont donné des signes d'activité depuis trois siècles est de 350

environ. Il y en a plus de 500 que l'on regarde comme définitivement éteints.

A l'intérieur des continents les appareils volcaniques sont localisées sur la pente la plus raide des chaînes montagneuses.

C'est uniquement sur les côtes qui avoisinent de grands plis montagneux, généralement proche de brusques dépressions, que se localisent les volcans littoraux.

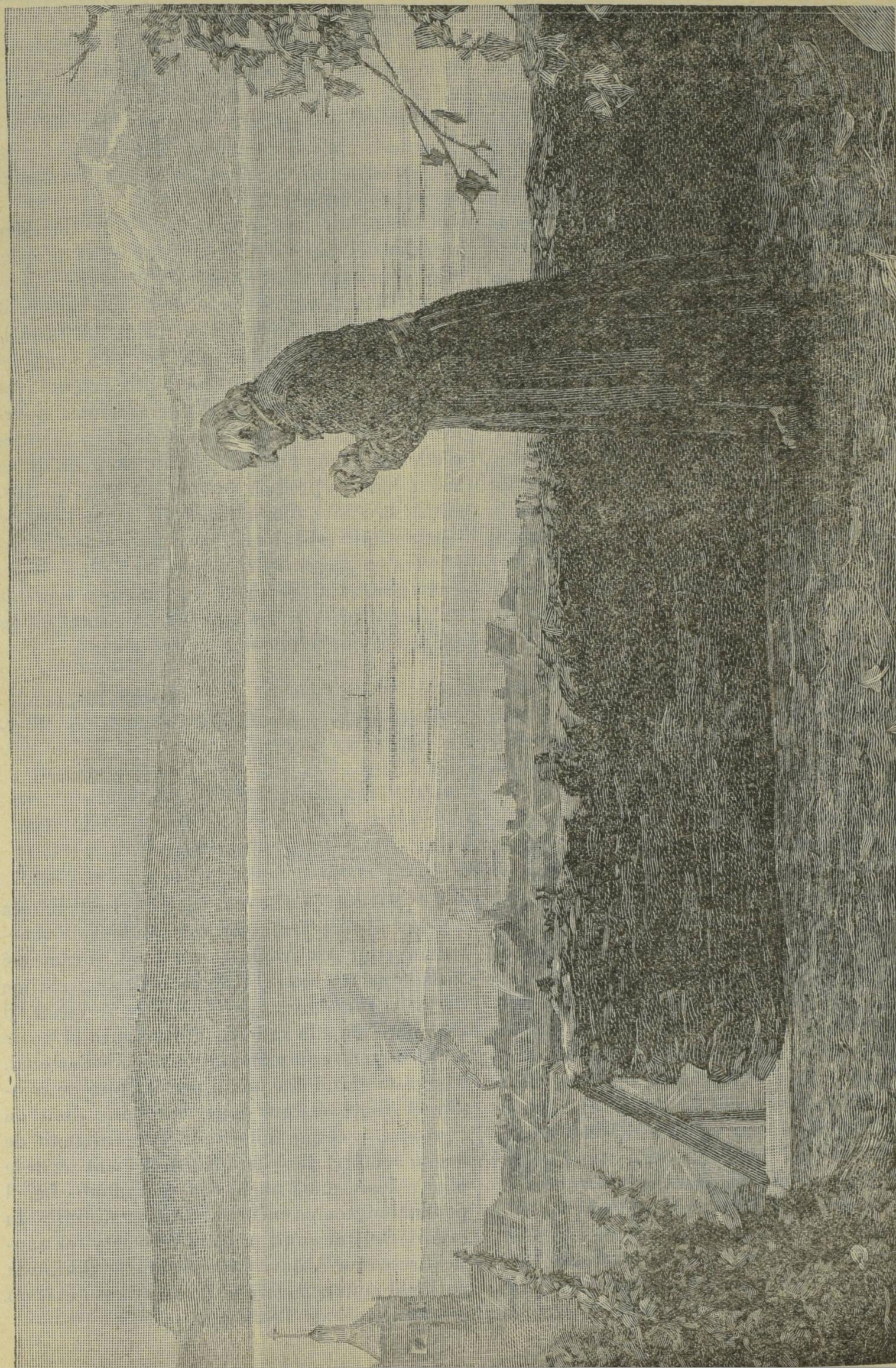
Comme les portions de la croûte terrestre recouvertes par l'océan ont leur relief propre, elles sont également sujettes à l'activité volcanique. Si cette activité ne se révèle que rarement à l'observateur, les tubes de sonde des expéditions océanographiques ont fréquemment remené des fonds marins des débris volcaniques non seulement au voisinage des archipels pourvus de volcans, mais jusqu'à de trop grandes distances de tout volcan connu, pour qu'ils ne soient pas le produit de volcans sous-marins. Ainsi, la voûte sous-marine qui longe l'axe de l'Atlantique est jalonnée par des éruptions observées en pleine mer, depuis près d'un siècle. Les terribles *raz de marée* du Pacifique seraient parfois causés par des éruptions, de sorte qu'on peut dire que le phénomène est général.

EMILE MILLER,

Professeur de géographie à l'Université de Montréal.

LE " VICTORY "

Le vaisseau le *Victory*, que Nelson monta à la bataille de Trafalgar, est un objet de vénération pour les Anglais, qui l'ont surnommé " *Britains' sea cathedral*, la cathédrale maritime de la Grande-Bretagne ". Depuis un siècle, il est ancré dans la rade de Portsmouth et porte le pavillon du commandant en chef de l'arsenal. Mais son grand âge ne lui permet plus de remplir ce rôle ; malgré tous les soins dont on l'entoure, sa coque fait eau et l'on craignait de le voir sombrer dans la rade. Aussi vient-on de le placer à sec dans un bassin de radoub. Là, il pourra longtemps encore résister aux injures du temps. Cela ne suffit pas à la " Society for nautical research ", qui va ouvrir une souscription nationale pour remettre le *Victory* dans l'état où il était le jour de Trafalgar.



L'ANGELUS DU VIEUX CURÉ — Tableau de M. Palezieux.

Le curé de Sautechèvre

VOUS ne connaissez pas Sautechèvre ?... Ne croyez pas que ça m'étonne !... D'abord, c'est une paroisse du Limousin ; or, le Limousin est en France, et s'il n'est pas plus joli pays, tant mieux pour ceux qui l'habitent ; mais que diable voulez-vous que les paroissiens d'ailleurs viennent y faire ?

Et puis, la paroisse n'est pas grande. Mettez quelques maisonnettes basses à calotte de mousse et ailes traînantes en rond autour d'un clocher à bonnet carré : c'est le bourg.

Une demi-douzaine de villages égrenés par-ci par-là, dans les feuilles, au revers d'un vallon ouvert comme un livre et au milieu duquel un ruisseau met son signet bleu : c'est tout le finage.

Et encore là-dedans j'ai compté pour un le moulin, qui est isolé. Il est vrai qu'il fait assez de bruit, lui, son meunier, sa meunière ou ses mules : lui, avec son claquet ; son meunier, à essayer la ficelle de ses fouets, qui est toujours neuve, sa meunière, à étourdir les pratiques ; ses mules, les folles ! à faire danser leurs pompons au chant des grelots.

Enfin, vous ne connaissez pas Sautechèvre. Et je tiens que c'est dommage, car c'est tout plaisant, si c'est petit.

Comment vous dire ?

Les pêchers de vigne au premier printemps lui tressent de leurs fleurs une couronne rose, et quand elles ont passé, un peu au delà, le coteau qui le porte emprunte aux châtaigniers leur belle mante verte, puis dorée, puis grisâtre. Voyez-vous ça ?...

C'est un lointain de montagnes violettes, blanches ou bleues, selon l'heure, qui ferme l'horizon ; le vent, de quelques points qu'il y souffle, s'est toujours parfumé aux landes qu'il traverse. Et Sautechèvre, l'air content sur son mamelon comme une bergeronnette sur sa motte, du plus loin qu'il vous voit vous sourit quand on y passe.

L'air est vif à Sautechèvre : on y devient vieux. Quand on s'y marie, c'est pour longtemps.

Aussi, peu d'enterrements ; des mariages encore plus rares ; si peu de baptêmes que c'en est une misère. Point de Messes, hors les bouts de l'an !...

C'est vous dire que le casuel de la cure est à peine honnête... mais la vie y est si facile, le

bonjour des gens y chante si doucement, avec tant de tranquillité sur les chemins, les Sautechèvres par-dessus tout ont l'âme pleine jusqu'au bord d'une si belle foi, que le même curé, entendez-vous, le même y vit heureux depuis trente ans.

Brave abbé Grisel ! c'est l'aimer que de le voir. Suivez-le, allant fumer après dîner sous la tonnelle du jardin ; la nuit est sombre et si fraîche que toutes les étoiles y grelottent. La soutane n'est qu'une ombre dans des ombres, et la pipe répand son parfum parmi l'odeur des giroflées, sans qu'on voie monter vers les branches ses flocons tournants de fumée bleue.

Si c'est le matin, Messe dite, entendez-le, faisant chanter le sécateur au-dessus des houppes de buis. Il en tombe des "marmites", et des feuilles rondes, et des brins sentant le vert ! Une fauvette, chassée de son nid, s'envole et traîne son aile, jouant la blessée... Ah ! pauvre, que tu perds ton temps !...

Le soleil monte dans les arbres, tout rouge, et fait la chasse aux brumes. Le bon curé, parmi la rosée qui s'éveille, poursuit doucement, avec une pieuse lenteur, sa besogne...

Un saint ne quitte sa niche qu'aux dimanches de processions. L'abbé Grisel ne ferme son presbytère qu'aux fêtes perpétuelles des paroisses d'alentour. Et toujours, qu'il enterre ou qu'il baptise, qu'il envoie son *hosanna* à Dieu ou son *vade retro* au diable, il a malgré soi le sourire aux lèvres, le visage amène et l'œil doux. Et plus il vieillit, plus cela s'aggrave, car une nouvelle ride, chez lui, ce n'est qu'un sourire de plus.

Il aime ses paroissiens, qui le lui rendent bien, et cause le désespoir de Scholastique, sa gouvernante, parce qu'il prodigue ses aumônes et ne fait qu'à l'extrême limite d'âge une retraite d'ailleurs peu honorable à ses soutanes.

Au physique, représentez-vous un bon petit vieillard plein de dignité, malgré sa rondeur et sa bonhomie, un peu courbé d'échine et haut en couleur, portant autour de la tonsure un chaperon de cheveux blancs, et dont l'œil bleu souriant commence à se noyer sous les brumes de l'âge.

Au demeurant, un excellent homme et un digne prêtre, qui gagne, comme le curé de Droz, tout doucement le ciel au petit trot de ses vertus.

* * *

Durant son long ministère à Sautechèvre, l'abbé Grisel n'a eu qu'une émotion, mais je gage qu'il s'en souviendra longtemps. Et d'ailleurs, voici la chose :

Cela se passait un après-midi de juin. Les premières cigales, arrivées de la veille, accordaient leurs mandores d'été dans le feuillage des ormeaux, sur la place de l'église. L'air était lourd d'un orage, qui depuis deux jours menaçait sans éclater. Le bourdonnement des abeilles tremblait dans les glycines du presbytère, et le cœur des roses ouvert le matin dans la joie de la rosée se pâmait à cette heure tristement sous la chaleur.

Le curé de Sautechèvre s'était endormi sous la tonnelle en lisant son journal. Et il dormait si bien, le saint homme, bercé par le bruit des mouches, sous les petits parasols crèmes des sureaux en fleurs, que la fauvette à tête noire, qui avait son nid tout près, retenait au bord de son bec, d'où elle ne demandait qu'à couler, sa limpide chanson de flûte et d'eau claire.

Dans quelques jours, c'était la première Communion à Sautechèvre, une grande fête pour laquelle depuis des mois l'abbé Grisel préparait une douzaine d'âmes blanches. Trois années durant, hiver et printemps, il leur avait donné la becquée spirituelle.

Et le bon curé, en dormant, faisait un rêve peuplé d'anges, dont les ailes papillotaient éclatantes et fines comme nacre. Et les anges, dont chacun portait le visage d'un petit du catéchisme, se pressaient autour de lui, plus avides de recevoir la bonne semence que les poules de Scholastique autour de ses volées de blé noir.

Au-dessus, très haut, la main de Dieu bénissait, et les rayons du soleil dessinaient en lettres d'or, sur un nuage blanc qui voguait dans l'eau du ciel : *In hoc signo vinces*.

Le curé faisant ce rêve souriait. L'Angélus de midi, doucement égrené dans le clocher, ne le troubla point, et même passa dans le songe comme une voix séraphique.

Tout à coup, dans cette paix, la porte rouillée du jardin s'ouvre en grinçant, une bande de moineaux qui se poudraient dans le sable d'une allée, à l'ombre chaude des buis, s'envole avec un bruit d'ailes dans un nuage de poudre et de soleil ; un pigeon, qui venait de poser par mégarde ses pattes rouges sur le toit brûlant du

vieux colombier, fait choir une ardoise qui s'émiette à terre en mille morceaux.

A ce fracas, l'abbé Grisel s'éveille en sursaut.

— Dieu vivant ! qu'est-ce qu'il arrive ?

Mais sans lui donner le temps de se remettre d'une aussi vive émotion :

— Vite, vite, Monsieur le Curé ! s'écrie Scholastique qui accourt en s'affolant, une lettre... une lettre... comment dire?... Enfin, je crois que ça vient de l'évêché.

Et elle agite en parlant une grande enveloppe blanche, cachetée d'un sceau de cire violette aux armes de l'évêque. Et pour augmenter encore le trouble de son maître :

— Vous avez reçu la toute pareille voilà quinze ans, quand on vous proposait d'être curé de Cosnac, et que vous n'avez pas voulu. Je m'en souviens bien, l'ayant assez regretté.

Aussi, comme la main du pauvre curé tremble en la recevant, cette lettre !

Une lettre de Monseigneur ! Ah ! Jésus Maria ! Qu'était-ce donc ? On allait pas lui faire quitter Sautechèvre ?

Voilà tout de même, après beaucoup de difficultés, l'enveloppe ouverte tant bien que mal ; voici la missive dépliée, avec en tête le timbre épiscopal, composé du chapeau à glands, de la croix, de la mitre et de la crosse, et enfin de l'écusson, sous lequel se déroule en banderole la belle devise u'a choisie l'évêque : *Omnia vincit amor*

L'abbé Grisel ne voit rien de tout cela. C'est en vain qu'il a passé sur ses oreilles les branches de ses bésicles ; ses yeux s'embrument derrière les verres comme s'il allait pleurer ; et les phrases de la lettre épiscopale dansent une telle farandole qu'il semble y entrer une malice du diable.

Scholastique, par bonheur, ayant lu par-dessus son épaule, le rassure.

— Allons, ça n'est pas grave, Monsieur le Curé. Tranquillisez-vous. C'est Monseigneur qui s'annonce pour le dimanche en huit à Sautechèvre.

— A Sautechèvre ?...

— Mais oui, Monsieur le Curé, pour la première Communion !

Monseigneur à Sautechèvre !... Depuis que l'abbé Grisel est curé de la paroisse, c'est bien la première fois qu'une robe violette... Et vous jugez sotte de Scholastique, la nouvelle sans importance !... Un évêque à Sautechèvre !...

Quelle joie pour le saint homme ! . . . Quel plus beau couronnement eût-il rêvé de sa vie sacerdotale ? . . . Mais du moins faut-il que Sautechèvre se montre digne de l'honneur qui lui échoit . . .

Aussi, le premier moment de surprise passé, vite notre brave homme de curé de prévenir lui-même Picatel, le sacristain, et Pierrillou, le servant de Messe, cependant que Scholastique court de tous côtés en quête de Françonnette la benoîte.

Le soir même et les jours suivants, aidé des Enfants de Marie, Picatel fait à grande eau et portes ouvertes la toilette de l'église, enlève ses toiles d'araignées, promène la tête de loup dans tous les coins, époussette les piquets de fleurs, frotte au blanc les chandeliers, bat les tapis, cire les marches de l'autel, brosse les carreaux, défroisse les beaux ornements qui dorment dans le placard de la sacristie, enguirlande de mousse les piliers de la nef, tend de l'un à l'autre des banderoles en papier de couleur, suspend à la voûte des oriflammes, décore la balustrade du chœur, persille de buis les chapiteaux, fait un nid de verdure de la chaire, traîne un fauteuil boiteux et trois ou quatre vieilles chaises rembourrées du presbytère . . .

Pierrillou passe ses journées au bois à cueillir à pleins sacs cette belle haute mousse de futaie si décorative, dont chaque brin, d'un joli vert couleur de bouteille, est comme un pin parasol en miniature, Et si ce n'était encore que ça ; mais il en profite, le matin, pour courir aux nids et faire rôtir à la brochette, entre deux pierres, sur une belle flambée de branchettes mortes, les oisillons qu'il prend ! . . .

Françonnette use ses mains, son savon et sa patience à laver les nappes des autels, les aubes de M. le Curé, les soutanelles des petits clercs. Le ruisseau miroitant qui coule au bas du bourg, d'une eau si claire en tout temps (Dieu ! quels jolis sauts d'argent y fait la truite dans une ombre poudrée d'or !), en demeure tout un jour mousseux.

Le Conseil de Fabrique, convoqué d'urgence dans la sacristie, vote des fonds, toutes mains levées, pour construire des arcs de triomphe. La confrérie décide de faire redorer le bâton de sa bannière, et toutes les mercières du bourg — elles sont deux, dont une vieille et presque aveugle n'exerce plus guère ! — n'ont pas as-

sez de rouleaux de ruban pour passer des insignes neufs au cou des Enfants de Marie.

Guillaumette, la fille du régent — c'est au fond du Limousin que ça se passe, tout au fond, et que par là on en juge ! — ressasse du matin au soir le beau compliment de bienvenue qu'elle doit dire à Monseigneur . . .

Des petits aux grands, tout le monde se prépare. Au milieu de cet affolement général, le brave abbé Grisel lui-même ne sait où donner de la tête : un chacun trouve un point où le consulter, un embraras où le mettre. Ainsi, croiriez-vous que même le soir, dans sa chambre, au presbytère, pendant qu'il prépare en pensée son sermon, ou l'écrit d'une plume nerveuse, ou le débite avec onction, la bouche ronde, Scholastique, sans souci de le déranger, a, toutes les cinq minutes, quelque avis nouveau à prendre ? Et vous devinez à quel propos ! . . . Le plus important pour elle n'est-il pas de savoir de quels plats composer le menu qui réglera l'évêque ! . . . Et sur un tel sujet je vous laisse à penser si les détails abondent, s'il en est des questions à débattre ! . . . Vaut-il mieux donner des hors-d'œuvre ou de la tête de veau ? . . . Les hors-d'œuvre sont plus distingués, mais la tête de veau excitera davantage l'appétit de Sa Grandeur . . . A propos, le canard, le met-on sur des haricots ou dans son jus ? . . . Et puis l'huile qu'on mange, une méchante huile de sésame, ne peut pas suffire pour la mayonnaise ; il faut de la bonne huile pure où il n'entre que de l'olive : où en trouver ? . . . Ah ! et la salade, quelle salade faire ? . . . Et le dessert ? Ici il n'y a que des croquants . . . Faudrait voir la regrattière et lui donner la commande samedi . . . Vous croyez que c'est tout, Mon bon Monsieur le Curé, et le café, y avez-vous pensé ? . . . Aidez-la un peu, voyons, Monsieur le Curé : Scholastique est vieille ; Scholastique est fatiguée ; Scholastique ne peut pas songer à tout . . .

Un déjeuner pour un évêque ? . . . Non, quelle affaire . . . Quelle affaire ! . . .

* * *

L'aube du grand jour se lève enfin. De toute la nuit, l'abbé Grisel n'a pas dormi. Sautechèvre s'éveille, embaumé comme un verger d'avril. L'église déborde de senteurs qu'un souffle chaud emporte par bouffées jusque sur la grand'place. L'air qui s'engouffre sous le

porche fait bruisser les feuillage, grisonner l'eau des bénitiers, qui semble elle-même joyeuse et pleine de clartés.

Monseigneur peut venir, tout est prêt : la navette regorge d'encens ; les ornements des grands jours s'étalent, cassés aux plis, sur le dos des chaises de la sacristie ; le lustre du chœur chargé de bougies est comme un marronnier en fleurs, Et dans l'ombre verte des voûtes, comme un ver-luisant dans les mousses, la veilleuse du Saint Sacrement met tout au fond sa lueur veloutée...

Dans les rues, des draps, fleurant encore l'aubépine des haies qui les ont portés, sont tendus aux fenêtres et piqués de feuilles de laurier.

Et le soleil qui rit sur tout cela !... Et le vent qui fait à la volée, à chaque coin de rue, un tour de valse avec la poussière !...

9 heures sonnent dans Sautechèvre qui bourdonne. A ce signal, le cortège se forme sous la hallebarde du suisse, pour aller attendre à la gare le vénéré prélat et le conduire jusqu'à l'église, au son des cloches.

Le peloton des premiers communiantes et communiantes marche en tête, comme de juste. Viennent ensuite, groupées derrière leur bannière qui s'enfle sous le vent, les dames de la Confrérie ; puis le peuple des simples fidèles, les femmes rosaire aux doigts, coiffes baissées et lèvres chuchotantes, les hommes en troupeau bourdonnant.

Le curé de la paroisse vient en queue, assisté de deux ou trois confrères des alentours, précédé par deux petits clercs en soutanelle rouge et rochet brodé à jour.

Quelle pieuse allégresse envahit les âmes ! Les cantiques montent dans l'air bleu, d'où les petits cris vifs des hirondelles leur répondent. En bas, le ruisseau fume, et c'est comme un encens qui s'élève vers l'immense ostensor rayonnant du soleil.

L'heure solennelle est proche ; le train siffle déjà et lance à flocons sa fumée au détour de la voie. La procession, qui a formé la corbeille dans la cour de la gare, fait aussitôt silence et demeure attentive et saisie de respect, bannière tremblante et rosaires au repos.

Le curé de Sautechèvre cependant s'est précipité sur le quai, au-devant de l'évêque, et tient prêtes, avec sa révérence et sa phrase d'accueil, ses lèvres pour baiser l'anneau de Monseigneur.

Dans son long et si paisible ministère a-t-il jamais goûté une joie aussi vive ?... Une buée monte à ses yeux, et son cœur bat si fort, si fort que ses jambes chancellent.

Le train a stoppé. Pas une portière qui s'ouvre. L'abbé Grisel, va et vient sur le quai... Comment ? Rien de ce côté, et rien non plus de celui-là ?... Pas de chapeau à gland d'or ?... Pas une robe violette ? Allons donc !... Mais non, mon pauvre Monsieur le Curé... personne... personne !...

* * *

Un message attendait le retour du curé au presbytère : Sa Grandeur s'excusait... Sa Grandeur avait manqué le train !...

JEAN NESMY

(*La Maison*).

Folles dépenses

LE "Toronto Telegram", d'après le "Nationaliste", dit que les Canadiens sont un peuple de dépensiers. La moitié d'entre eux vivent au jour le jour. Ils ne font pas d'économies. Ils dépensent tout ce qu'ils gagnent...

Dans les rues, c'est une procession continuelle d'autos. Le nombre de ces véhicules augmente considérablement tous les ans. Les parvenus font aussi étalage de leur aisance, et un tas de prétentieux non encore parvenus les singent et prétendent faire croire à leurs contemporains qu'ils roulent auto, parce qu'ils roulent sur l'or. Combien roulent simplement vers les emprunts, les expédients louches, l'escroquerie, la banque-route, dans une limousine ou un coupé dernier modèle ! C'est ainsi qu'on promène avec magnificence toute sa fortune, quand ce ne sont pas des dettes criardes...

L'excessive recherche de l'accessoire, du superflu, tare des civilisations raffinées, est la cause fondamentale des crises économiques modernes. Le luxe, dans son sens le plus étendu, constitue le grand fléau : c'est son mirage qui dépeuple les campagnes et qui déchaîne les guerres. Le conflit de 1914 l'a répandu, loin de l'enrayer. Tandis que les soldats souffraient, versaient leur sang, mouraient, à l'arrière, ceux

qui faisaient de l'argent le dépensaient à mesure, jouissaient, donnaient dans la comédie du paraître. Dans toutes les classes de la société, on a pris ainsi des habitudes de prodigalité. On vit et l'on dépense au-dessus de ses moyens, du haut en bas de l'échelle, sauf les pauvres diables qui ont peine à joindre les deux bouts, ou battent vainement le pavé pour découvrir de l'ouvrage. Nombre de ces pauvres diables sont des prodigues d'hier, ouvriers de fabrique de munition qui ont touché des salaires de \$10.00 par jour et qui n'ont rien épargné pour l'avenir...

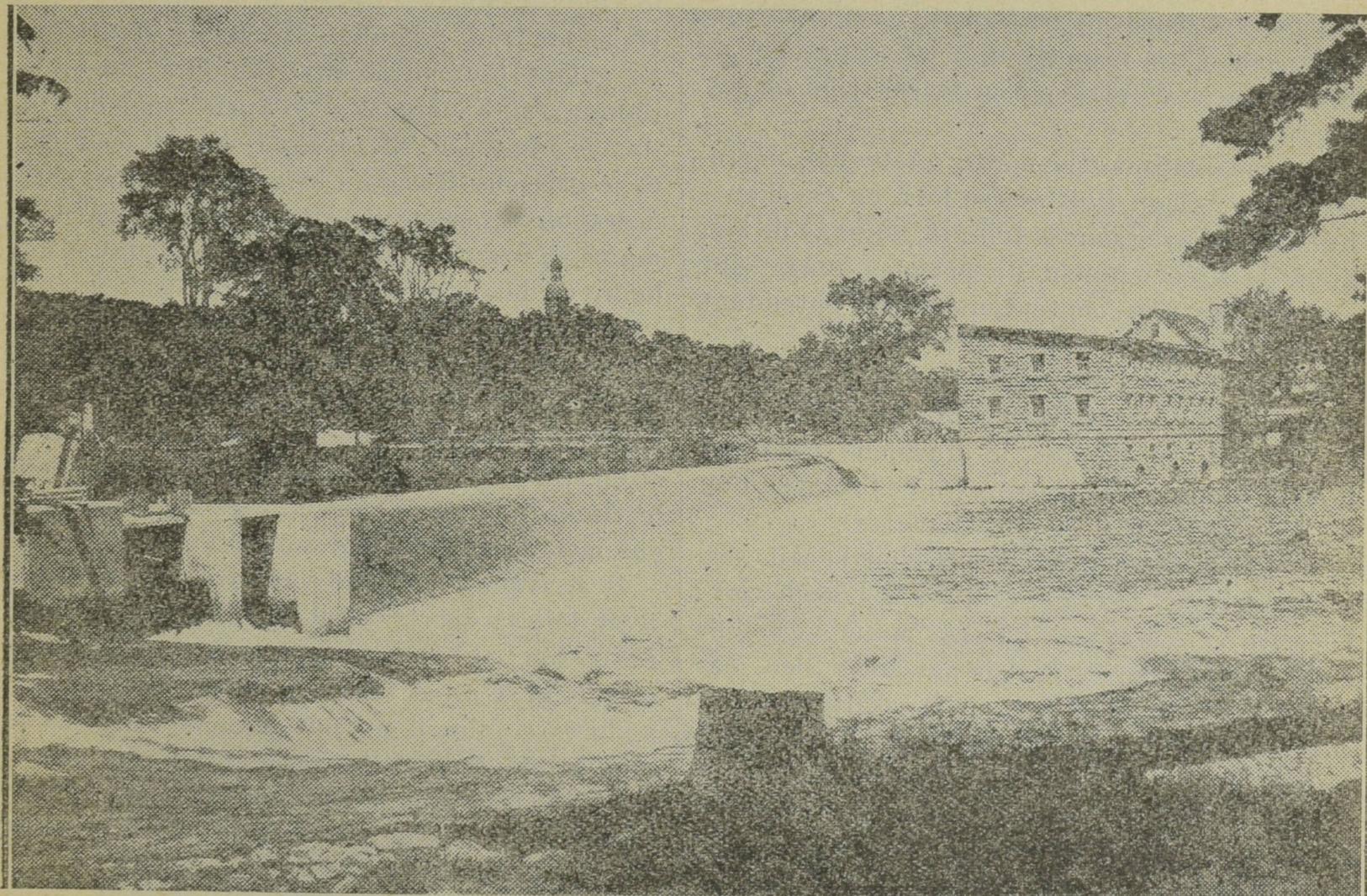
L'expérience elle-même ne réussit pas à corriger ces tristes manières d'agir. Dans les temps durs que nous traversons, est-ce que l'on économise davantage ?

L'argent dissipé en fariboles est perdu, du moins momentanément, pour les entreprises sérieuses. Faute d'épargne, les industriels canadiens n'ont pas toujours les capitaux voulus pour exploiter les ressources naturelles. Les Américains ou les Anglais le font à leur place. Fabriques de tout genre, hôtels, théâtres, concessions minières, de plus en plus cela devient l'apana-

ge des Yankees. L'infiltration gagne d'année en année et à mesure que la mégalomanie canadienne s'exagère...

Nos compatriotes dépensent trop souvent leur argent en niaiseries ou alimentent de leurs capitaux les compagnies anglaises. L'importance nationale de l'argent et le patriotisme en affaire sont deux réalités méconnues. Tandis que le Canadien français des grands centres se met sur le dos tout ce qu'il gagne, mène un train de vie excessif, veut paraître plus riche qu'il n'est, roule auto, s'achète piano, gramophone, villa et tout le tremblement, commerce surtout avec les Anglais par bêtise, par légèreté, par opportunisme, d'un bout à l'autre de la province des industries étrangères s'établissent ou s'étendent. L'argent canadien-français déserte, l'argent canadien-français n'est pas à son poste de combat et de défense, l'argent canadien-français sert au plaisir et à l'égoïsme ; l'ennemi passe, l'ennemi s'installe.

Jean LEBRUN



LE MOULIN A FARINE, à Terrebonne, sur le bord de la rivière des Mille-Iles.

Boismou se repose le dimanche

CONTE CANADIEN

[*Écrit pour "l'Apôtre"*]

BOISMOU, Astrubal, Héraclius, Pantaléon, est un jeune homme absolument irréprochable. Il a bien une légère tendance à courir la prétentaine, il est beaucoup plus incliné à dépenser l'argent de son papa qu'à faire le moins du monde œuvre utile pour se procurer des revenus, il a pour les petits verres un penchant qui peut le mener loin, et le plus clair de son temps se passe aux petites vues ou aux salles de danses. Mais, à part cela, n'ayant ni meurtre, ni vol sur la conscience, il est totalement irréprochable.

De plus ledit Boismou est, ou croit être, un esprit fort : il entend par là indépendant, entier dans ses jugements même les plus risqués, légèrement frondeur à l'égard de toute autorité surtout spirituelle — cette dernière n'ayant pas de police à sa disposition — et impatient de toute espèce d'entrave à la satisfaction de ses caprices.

Or certain dimanche matin, Astrubal, Héraclius, Pantaléon Boismouse leva en excellente humeur, fit avec soin sa toilette, déjeuna de bon appétit. A ce moment un premier nuage vint embrouiller son contentement en entendant sonner la messe.

Il fallait bien y aller pour faire comme tout le monde, mais c'était bien ennuyeux cette contrainte, car, en somme, le dimanche c'est fait pour se reposer et la messe, est une fatigue qu'on devrait bien être libre de s'épargner.

Il choisit une messe basse et courte, sans sermon, arriva à l'évangile et fila à la bénédiction. C'était bien assez fatigant comme ça. Par exemple les vêpres, il s'en passerait bien, car après tout, sa matinée était sacrifiée et il entendait au moins se reposer l'après-midi, puisque le dimanche est fait pour cela.

Donc aussitôt après le diner il se mit en devoir de s'octroyer une large dose de repos. D'abord il alla se réhabiliter. — On ne peut pas sortir n'est-ce pas avec un petit habit tout juste bon pour aller à la messe ! — Il sortit armé de

sa canne et de ses gants, portant de chaque côté de son feutre gris perle, la marque des deux coups de poing symétriques, frappés à l'endroit strictement classique.

En passant devant une salle de cinéma ; il eut un haussement d'épaule rageur. Un repos qu'il ne pourrait pas prendre : le théâtre était fermé

Il décida de se reposer autrement et alla s'enfermer dans une salle de billard où trois heures durant il fit des carambolages ou joua aux quilles.

Une joute de Base Ball avait lieu à l'autre bout de la ville ; Astrubal s'y rua. Debout à l'arrière d'un tramway surchargé il fut cahoté, bousculé, étiré, laminé pendant trois quart d'heure. Une autre heure d'attente au guichet assiégé et il pénétrait maugréant et ahuri dans l'enceinte où il put demeurer assis, en plein soleil pendant deux heures sur une planche étroite, parmi le bruit, la poussière, la cohue en mouvement.

Parlez-moi d'un dimanche où l'on se repose.

A la sortie du stade ce fut bien autre chose. Le premier tramway qui passa à destination de la ville fut enlevé d'assaut, le second idem et le troisième itou. Astrubal, Héraclius, Pantaléon, en galant homme laissait toujours passer les dames ; mais comme il y avait beaucoup de dames à la joute, elles remplissaient le véhicule et le gracieux Boismou attendait toujours. En désespoir de cause il prit son courage à deux mains et une décision et rentra à pieds : à une heure et demie de trajet.

En arrivant chez lui la transpiration et la poussière avaient coopéré pour couvrir le teint frais et poupin de M. Boismou d'un enduit terne et crasseux déplorable comme effet. Avant donc de se mettre à table, il dut se frotter énergiquement le visage pour faire réapparaître ses avantages, changer de col, broser ses vêtements, etc. . .

Il arriva en coup de vent comme la soupe était déjà servie et s'assit à sa place, affamé. Mais son col très montant le serrait outre mesure et le repas fut pour lui un supplice car, malgré sa faim il ne put manger et passa le temps à tenter de dégager son cou de l'étranglement en faisant pivoter sa tête cramoisie au sommet du cou comme s'il eut voulu la pousser vers le plafond.

La soirée se présentait maintenant avec plusieurs alternatives entre lesquelles il fallait

choisir. Beaucoup à la place d'Astrubal fussent allés se coucher, d'autres seraient restés à lire paisiblement pour équilibrer les dépenses d'énergie d'une journée mouvementée. D'autres peut-être fussent allés veiller un moment chez des amis.

Mais Astrubal ne prit ni l'un ni l'autre de ces partis. Il tenait mordicus à son repos du dimanche. Aussi remonta-t-il dans sa chambre et alla-t-il refaire sa toilette de pied en cap. Puis il sortit et gagna une salle de danse où, dans une atmosphère étouffante et fade il tournoya jusqu'à deux heures du matin.

Il rentra fourbu, déjeté, la tête lourde et les paupières enflées. Il dormit mal et souffrit d'une migraine soignée. Mais il avait employé son dimanche à se reposer

LE VIEUX MÉNESTREL

ENTENDRE AVEC LES DOIGTS

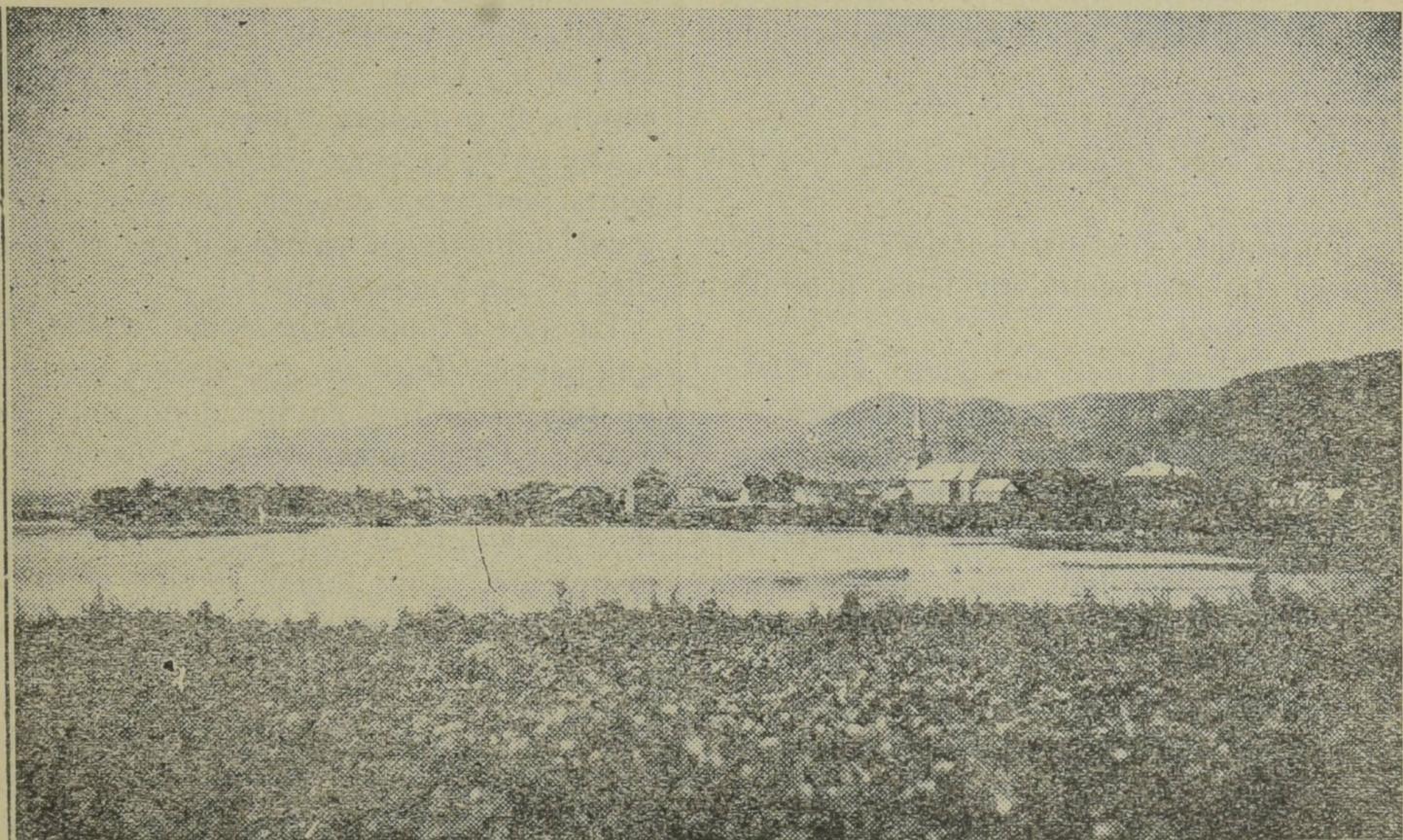
On connaît le procédé classique qui permet aux sourds-muets de comprendre le langage articulé par le mouvement des lèvres de leur interlocuteur et d'y répondre d'une façon précise. Mais ce qui a plus particulièrement intéressé les

membres de l'Académie, ce sont les résultats vraiment remarquables obtenus par la méthode au moyen de laquelle le sourd-muet arrive à reconnaître les sons émis par les vibrations des cordes vocales de la personne qui lui parle, et cela en appuyant simplement la main au voisinage du larynx de celle-ci. On peut dire que le sourd-muet parvient ainsi à *entendre avec les doigts* ! Ces résultats font grand honneur aux efforts des professeurs de l'institut français des sourds-muets.

UN RECORD EN MICROGRAPHIE

La micrographie est l'art d'écrire très fin.

Jusqu'ici le record était tenu par une Française : 8,000 mots sur une carte postale. Un Belge, Henri Van Immerseele, a fait mieux : 9,450 mots sur une carte postale. L'écriture est des plus correctes, très lisible à la loupe. Le texte est l'Oraison dominicale, le *Pater*, qui contient 63 mots, et qui a été reproduit 150 fois. Mais il paraît que le record de la micrographie est détenu par les Chinois qui arrivent à la loupe à écrire des chapitres entiers de livre sur des grains de riz.



VUE PANORAMIQUE DE ST-JOSEPH DE CARLETON.

Méditation sur la richesse

Nos abonnés liront sans doute avec intérêt cette spirituelle Méditation de M. G. d'Azambuja parue dans le Noël du 20 juillet 1922 :

Une dame de notre connaissance, dans un magasin, entendait l'autre jour cette sommation crânement lancée par une cliente ;

— Donnez-moi ce que vous avez *de plus cher*.

Elle ne disait pas : " Ce que vous avez de plus beau ", ce qui aurait pu avoir une raison d'être. Non ; c'est la cherté qu'elle voulait. C'était le cher qui lui était cher.

Certes, on ne peut pas être plus " nouveau riche ". M. Jourdain, du moins, avant d'acheter ou de faire quelque chose, s'informait si les " gens de qualité " en faisant autant. Molière était un grand observateur, mais s'il avait vécu de nos jours, il aurait pu noter quelques ridicules de plus.

La richesse est la chose la plus violemment haïe et la plus frénétiquement aimée de notre époque. Et il y a ceci d'étrange, que les hommes qui la flétrissent le plus sont ceux qui l'adorent. Les envieux qui montrent le poing à telles ou telles personnes, en disant farouchement : " Oh les riches ! " sont les plus empressés, sitôt que de gros salaires ou des bénéfices imprévus ont fait tomber beaucoup d'argent dans leurs poches, à se ruer vers les jouissances qu'ils trouvaient odieuses et insupportables chez autrui.

On veut faire " à la riche ".

On achète ceci ou cela, parce que " ça fait riche ".

Des boutiquiers veulent-ils attirer la clientèle populaire ? Ils inscrivent sur leurs produits : " Articles de luxe. "

Où est le brouet noir des vieux spartiates, tant de fois cité en exemple ? Le brouet noir, allons donc ! Tel socialiste, s'il lui fallait vivre seulement comme un seigneur féodal du moyen âge, sans sucre, sans café, sans apéritifs, sans cinéma et sans music-hall, refuserait énergiquement. Les riches d'autrefois avaient une trop pauvre existence.

Une des choses qui attirent le plus vers les cinémas, très certainement, ce sont les tableaux de " haute vie " qui se déroulent sur la toile. Une haute vie plus ou moins frelatée, sans doute, la haute vie de ceux qui s'amuse à

outrance : fêtes, bals, réceptions, drame mondains dans des décors somptueux. Oh ! comme on doit être heureux d'avoir de si beaux salons et de donner des soirées aussi mirobolantes ! doivent se dire tout bas, chaque jour, des milliers d'âmes simples. Etre de ces privilégiés, voilà le tout de la vie ! pensent les petits-fils de ceux qui ont fait la Révolution pour abolir les privilèges.

Mais qu'est-ce au juste que la richesse ? C'est le cas ici de proclamer la relativité à la mode, car la richesse, précisément, est quelque chose de fort relatif.

Dans les pays où l'on va pieds nus, le riche est celui qui a des souliers. Là où tout le monde a des souliers pour marcher dans les rues, le riche est celui qui ne marche pas et roule en auto. Mais celui qui a une petite auto, ou une auto d'un modèle un peu ancien, jalouse plus les possesseurs d'autos vastes et modernes que le tirailleur sénégalais ne jalouse le caporal européen pour ses godillots.

Et l'on désire toujours, toujours. Et l'on convoite encore, encore.

Mystère et contradiction : tout le monde veut être riche, et presque tout le monde réclame des lois contre les riches. On veut rendre intenable à l'avance la situation où l'on rêve d'arriver soi-même. On dit au législateur : " Remboursez de clous et de noyaux de pêche le fauteuil où je m'assiérai demain. "

On grimpe à une cime, et au moment même où l'on s'y hisse, on la fait bombarder par les canons de sa propre armée.

Du reste, la cime est étroite. Peu de grimpeurs peuvent s'y loger. Le reste, nécessairement, demeure en arrière qui s'égosillent à leur dire : " Ne poussez plus ! "

La cime a toujours la même largeur. Tout ce que peuvent faire les convulsions sociales, c'est de remplacer une équipe dominante par une autre. " Chacun son tour ! " disent quelques naïfs. Mais ce n'est pas vrai, car chacun ne peut pas avoir son tour. L'immense majorité des grimpeurs n'aura jamais le sien et ne servira qu'à épauler gratuitement les autres.

Toutes les équipes ne se valent pas. Les riches qu'on détrône n'étaient pas parfaits. Mais ils avaient parfois l'élégance, et beaucoup d'entre eux des traditions de bienfaisance. Élégances des manières et traditions bienfaites ne se remplacent pas en un jour. Il faut que le

temps y mette sa marque, et le temps est moins pressé que les demolisseurs.

Et pourquoi, direz-vous, tout le monde ne serait-il pas riche ? Parce que là où tout le monde est riche, personne ne l'est. Des millions de Russes ont des millions de roubles dans leur poche et meurent de faim. Qu'une fée, pendant la nuit, décuple ou centuple la fortune de chacun, les nécessités sociales n'en demeureront pas moins les mêmes. Tout se vendra dix fois ou cent fois plus cher, et voilà tout.

Il est vrai qu'on peut concevoir le développement d'une prospérité réelle fondée sur l'abondance des récoltes et des produits. Mais ceci s'obtient par beaucoup de travail, et presque tous ceux qui rêvent d'être riches rêvent précisément d'un talisman qui les dispenserait du travail.

La richesse est donc quelque chose de relatif. On est riche parce qu'on possède plus que les autres, ou tout simplement parce qu'on sait s'arranger pour jouir, à un titre quelconque, plus que les autres. Les soldats rouges de Lénine, sans être des capitalistes, sont plus riches que des moujiks qui meurent de faim.

Qu'on essaye, en France ou ailleurs, une révolution semblable. On aura, au bout d'un temps très court, des surveillants qui mangeront et des surveillés qui ne mangeront pas. Les surveillants seront les riches.

Même dans les sociétés bien ordonnées, où tout le monde mange, il est fatal que les mets rares ne soient pas mangés par tous.

On peut comparer la société à une bouteille où toutes les gouttes prétendraient se caser à la surface, dans le goulot. Mais, de quelque façon que la bouteille soit remuée, il n'y aura toujours qu'un petit nombre de gouttes à la surface.

Les économistes ont cru observer que, de siècle en siècle, le prix moyen d'un poulet suit à peu près le prix moyen d'une journée de travail. Quand l'ouvrier gagnera 1,000 francs par jour, c'est 1,000 francs que se vendra le poulet.

Il fut un temps où le mot "millionnaire" avait quelque chose d'éblouissant et de magique. Cela signifiait puissance, éclat, grande vie, châteaux, équipages, personnel nombreux et stylé.

Aujourd'hui, en fait, les millionnaires pullulent. Mais il en est qui connaissant sinon la pauvreté, du moins la gêne. Supposez un millionnaire possédant des immeubles de rapport à

maigres loyers, chargés de réparations et d'impôts ; donnons-lui une famille nombreuse ; mettons-le dans un monde où règne un décorum traditionnel, et où il faut faire des cadeaux, exercer l'hospitalité, soutenir par tradition des œuvres charitables, et nous nous apercevrons, chiffres en main, que ce millionnaire "tire le diable par la queue".

Le peuple, qui simplifie volontiers, divise les hommes en riches et en pauvres. Tout ce qui n'est pas pauvre est riche, comme tout ce qui n'est pas prose est vers.

Cet homme a un col empesé à sa chemise ; ses vêtements sont bourgeois ; il paye pour l'éducation de ses enfants ; il paye le médecin quand ceux-ci sont malades. Il ne réclame pas d'allocations ou de gratuités octroyées par l'État : il est riche.

Mais non, mon ami, il l'est peut-être moins que vous qui avez l'école gratuite, le médecin gratuit et des tas d'autres choses gratuites. C'est précisément parce qu'il paye tant de choses que la gêne le guette, et c'est précisément parce que vous ne payez pas que vous pouvez faire votre cuisine au beurre, pendant que le monsieur bien habillé se contente de margarine. Ce monsieur, en réalité, n'est ni riche ni pauvre, pour le moment tout au moins. C'est peut-être un ancien riche, c'est peut-être un futur pauvre. En attendant, il lutte, il maintient sa dignité, il calcule ses dépenses, que tant de prétendus pauvres, eux, ne calculent pas !

Au XVIII^e siècle, des gentilshommes qui n'avaient que leur gentilhommière, et qui n'en tiraient pas 2,000 livres de revenus, trouvaient moyen d'avoir des domestiques, et dévoués, fidèles. Aujourd'hui, l'on voit des millionnaires qui réclament à cor et à cri une servante, et qui ne trouvent pas une souillon.

Le moule social, en forme de pyramide, ne change pas. Il y a toujours de la pauvreté par en bas, de la richesse par en haut. Le bas est toujours large, le haut est toujours étroit. Le bas ne sera jamais le haut, car une pyramide ne peut tenir sur sa pointe. Mais, à l'intérieur de la pyramide, des molécules s'agitent, changent de place et pratiquent la maxime : "Otes-toi de là que je m'y mette." Plaise à Dieu de soustraire les meilleures places aux molécules qui les méritent le moins.

Les Méduses lumineuses

Beaucoup d'êtres vivants émettent de la lumière : bactéries, protozoaires, vers, chenilles et insectes, poissons des grandes profondeurs océaniques.

M. Newton Harvey, un auteur américain qui a déjà publié beaucoup de travaux sur les animaux luminescents, apporte de nouveaux détails sur les méduses et autres coelentérés qui sont doués de propriétés luminescentes.

Un certain nombre de méduses brillent d'un beau bleu-vert, quand on les excite ; la lumière vient de taches localisées sur le bord de l'ombrelle, à la base des tentacules. Examinées au microscope la nuit ces taches luminescentes sont d'un bel effet. Le jour, on reconnaît l'existence en ces endroits par de petites masses ovales d'un tissu jaune.

Pour augmenter la production de la lumière on peut exciter l'animal par les chocs ou au moyen de faibles décharges électriques ou encore ajouter à l'eau de mer où il flotte une certaine quantité d'eau douce ou toute substance capable d'attaquer les tissus de la méduse.

Quand on frotte légèrement le bord de l'ombrelle, une masse de substance luminescente vient adhérer aux doigts.

Ayant tué des méduses, M. Harvey a préparé avec leur ombrelle un extrait luminescent qui a continué de briller dans l'obscurité durant plusieurs heures ; quand la lumière baissait, on pouvait l'exciter de nouveau en ajoutant de l'eau douce ou certaines autres substances chimiques.

Les méduses en question sont toujours prêtes à briller et apparaissent luminescentes aussitôt qu'on les porte dans une chambre obscure et qu'on les excite.

Au contraire, certains autres polypes différents des méduses, par exemple, le sténophore Bolina, ne commence à émettre de la lumière qu'après une demi-heure de séjour à l'obscurité ; la lumière solaire empêche ses organes lumineux de fabriquer la substance spéciale qui donne la luminescence. Un extrait préparé avec des Bolina n'est luminescent que si les animaux, juste avant d'être tués, ont séjourné quelque temps à l'obscurité.

L'art de la toilette

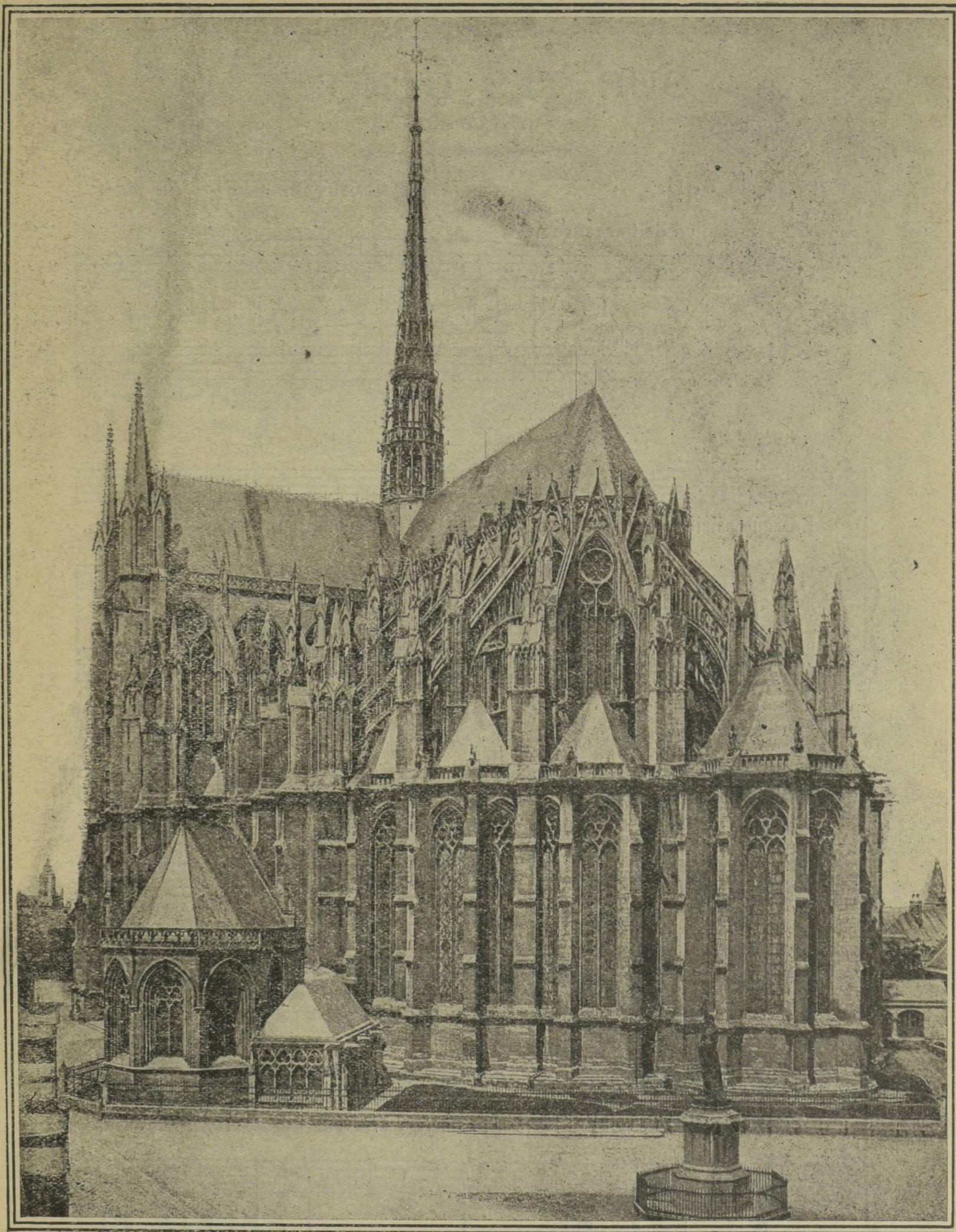


Il y a une philosophie des vêtements qui explique les progrès et les décadences du bon goût dans la façon de s'habiller des dames, comme il y en a une des raisons qui atteignent les mœurs d'une société, à travers les habits qu'elle porte, et dont ils sont les reflets. Tant que, dans les mœurs féminines, les lois de l'Évangile prévalurent, l'austérité des vertus fut un contrepoids victorieux du désir unique de plaire et l'art de la toilette, nous pouvons dire la fièvre, se contenta dans de justes bornes.

Ce qui est à éviter dans l'art de s'habiller des dames, ce n'est nullement l'usage, mais seulement l'excès. La toilette est un légitime souci qu'une femme sérieuse doit connaître et solutionner. Il y a des lois de bienséance, un décorum obligatoire à garder dans certaines charges, qui permettent aux dames de porter des toilettes convenables à la position de leur famille. Cependant, elles doivent y mettre des réserves, que la folie du luxe de notre époque, rendent nécessaires. Nous savons les insanités de parure que notre temps a inventées, les bizarreries coûteuses de la mode qui ont pris naissance dans le demi-monde, parce que, en effet, tout y est bien diminué de moitié ; la mode a pénétré avec certaines timidités d'abord, avec audace ensuite, dans les meilleurs milieux, pour descendre jusque dans la foule qui n'en peut subir la tyrannie sans détriment de sa fortune et de sa vertu.

L'ATTELAGE ET LES ABEILLES

Un fait excessivement rare vient de se produire à Troussey (Meuse). Un attelage a été attaqué par des abeilles. Le domestique de M. Gilbert conduisait une voiture de foin sur la route de Troussey, quand un essaim d'abeilles s'abatit sur le cheval. En quelques instants, l'animal succomba sous les piqûres, et le domestique, qui avait voulu défendre le cheval contre ces ennemis à aiguillon, fut tellement piqué à son tour que sa vie est en danger et qu'on ne sait si on parviendra à le sauver.



LA CATHÉDRALE D'AMIENS — L'ABSIDE.

SUR TES GENOUX

(Berceuse.)

Paroles de S. H.

Musique de FLEUR DE MAI.

Mouv! de berceuse

PIANO *p*

The piano introduction consists of two staves. The right hand plays a melody of eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a simple harmonic accompaniment. The piece is in a minor key and 6/8 time.

dolce

Lorsque, paisible et ca . res.sé, Sur tes genoux je dors ber.cé,

dolce

The first system of the vocal line is marked 'dolce'. It features a simple melody with lyrics. The piano accompaniment consists of a steady eighth-note accompaniment in the right hand and a bass line in the left hand.

cresc.

Je fais un rê . ve qui m'enchan . . . te, Un bien doux

cresc.

The second system continues the vocal line, marked 'cresc.' (crescendo). The piano accompaniment also shows a slight increase in volume.

rêve et je te vois, O ma . man, et j'entends ta voix, Ta voix sur .

The final system of the page shows the vocal line ending with a fermata on the final note. The piano accompaniment continues with the same eighth-note pattern.

dim. e rall. p

a - ve qui me chan - te. **a Tempo**

dim. p

Pour finir

dolce

2^e COUPLET

Mais pourquoi sous ce blanc rideau Me couches-tu dans le berceau

cresc.

Que balance ta main légè - re? Je veux sommeiler dans tes bras: Il est tant d'en-

f dim. p

-fants qui n'ont pas, Pour dormir, les bras d'u - ne mè - re.

dolce

3^e COUPLET

Près d'eux jamais, ma - tin ni soir, 'U - ne mè - re ne vient s'asseoir;

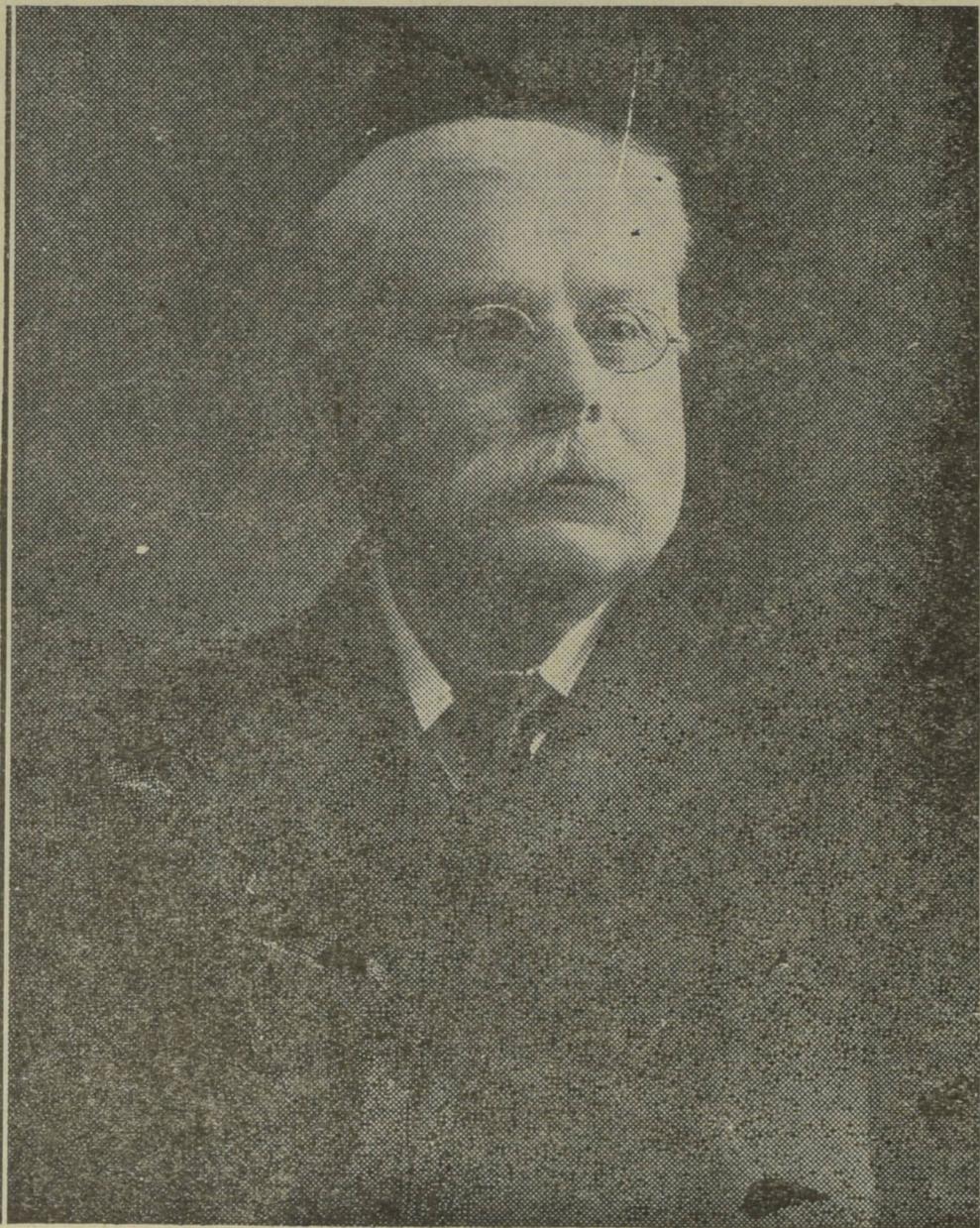
cresc.

Ils n'ont pas un sou - ri - re d'el - le; Et toi, tu me souris tou - jours, Et je te

f dim. p

trou - ve tous les jours, O ma - man, plus tendre et plus bel le.

EPHEMERIDES CANADIENNES



FEU F.-X. GARNEAU

JUILLET 1922

1.— A Hull s'ouvre le congrès de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française. Ce congrès a duré trois jours et on y traité le sujet suivant: "Les infiltrations étrangères dans nos familles, dans nos mœurs, dans notre société et dans notre gouvernement."

— Le Chef de l'Opposition provinciale à Québec, M. A. Sauvé, ouvre sa campagne d'été par une grande assemblée tenue à Longueuil.

— Une collision se produit sur le fleuve Saint-Laurent, vis à-vis de Lanoraie, entre le remorqueur "Spray" et le "Cairndhu" de la Cie Robert Reford Company. Le remorqueur est coulé et six personnes se noient.

4.— A Red Bank, près de Newcastle, N.-B. le feu détruit les scieries de M. John Sullivan avec un million de pieds de bois d'œuvre.

— Le steamer "Orthia", de la ligne Donaldson vient en collision avec l'"Airdale" près du Cap-au-Saumon, et est considérablement endommagé.

7.— Des bandits armés dévalisent le caissier de la Dominion Textile, M. E.-D. Lee, et lui enlèvent le montant de \$29,000, le salaire hebdomadaire des employés de la manufacture.

8.— Un incendie allumé par un fil électrique détruit 40,000 tonnes de pulpe mécanique à Bagotville, et cause des dommages pour \$1,250,000.00. Cette pulpe appartenait à la Cie de

Pulpe de Chicoutimi et était assurée à sa pleine valeur.

— Aujourd'hui s'ouvre aux Chûtes Shawinigan le campement annuel des zouaves canadiens.

9.— A l'Hôtel-Dieu de Montréal décède M. L.-J.-A. Derome, ancien libraire, à l'âge de 81 ans.

11.— Trois navires de guerre anglais, le "Raleigh", le "Calcutta" et le "Constance" arrivent à Québec. Ils viennent de Montréal où ils ont passé une semaine.

12.— L'hon. M. Nicol, trésorier de la province de Québec, présente le rapport financier de la Commission des Liqueurs au cours d'une séance du Conseil des ministres. Il appert que le surplus de cette Commission, pour l'année fiscale du 1er mai 1921 au 30 avril 1922, est de \$4,000,-974.50.

13.— Notre premier ministre fédéral, M. Mackenzie King, avec son collègue M. Graham, est l'objet d'une flatteuse réception, au sénat de Washington, où il rend visite, au cours d'une séance.

14.— Des feux de forêts se déclarent dans la Colombie anglaise et menacent la ville de Nanaimo.

16.— A Saint-Godfroy, au diocèse de Rimouski, où il prêchait une retraite, décède le R. Père Deguire, O.M.I. de la maison des Oblats de Mont-Joli. Le défunt n'était âgé que de 58 ans.

— A Québec, décède subitement le R. Père Holland, C. SS. R. desservant de la chapelle du Cap-Blanc. Le Père Holland était âgé de 64 ans.

— Les cantonniers et les ouvriers des ateliers de tous les chemins de fer canadiens reçoivent l'avis officiel d'une diminution variant de 24 à 40 sous par jour dans leurs salaires. Ils réclament du gouvernement fédéral la constitution d'une commission d'arbitrage pour dirimer le différend qui s'en suit entre eux et leurs employeurs.

18.— A sa résidence de St-Laurent, I.-O., décède à l'âge avancé de 87 ans, M. F.-X. Garneau, de la Compagnie Garneau Ltée, et président de l'Action Societe Limitée, depuis sa fondation.

— Aux élections générales de la Province du Manitoba, qui ont lieu aujourd'hui même, les Fermiers-Unis l'emportent haut la main avec une trentaine de députés sur une Chambre de 55 membres. Le gouvernement Norris conserve à peine 8 mandats et trois de ses collègues au ministère libéral sont battus. Cinq canadiens français feront partie de la députation.

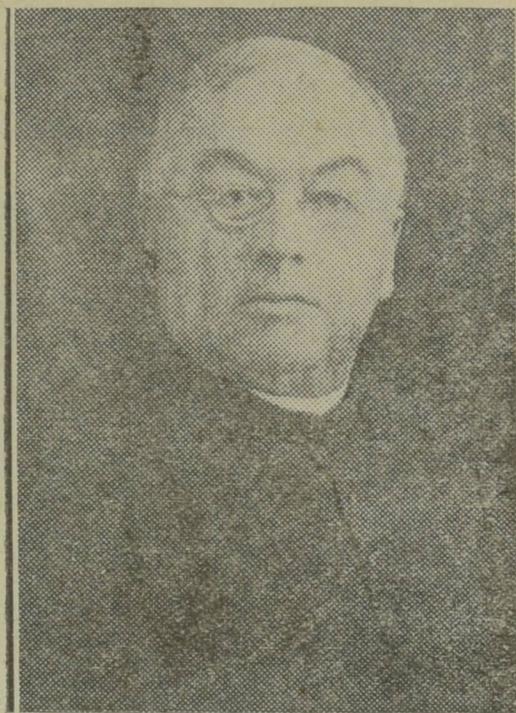
— De grandes fêtes ont lieu à Carleton, aujourd'hui et demain, à l'occasion du dévoilement d'un monument à la mémoire de Messire Joseph-Mathurin Bourg, V.G., premier prêtre acadien et pendant plusieurs années le seul missionnaire dans toute l'Acadie, le Nouveau-Brunswick et la Gaspésie.

— L'"Artic", commandé par le capitaine J.-E. Bernier, part pour les régions polaires.

Cette nouvelle expédition du capitaine Bernier se fait au compte du gouvernement canadien et comprend un équipage de 26 hommes, un détachement de 25 hommes de la police montée et plusieurs fonctionnaires du gouvernement. L'expédition durera au moins une quinzaine de mois.

19.— Le gouvernement fédéral vient de nommer quatre nouveaux juges. Ce sont MM. Joseph Demers, C.R., et Thibodeau Rinfret, C.R., de Montréal, l'hon. W. Martin, ancien premier ministre de la Saskatchewan, et M. Alphonse Gravel, de Gravelbourg.

20.— Les RR. PP. Desrousseaux, supérieur général des Frères de Saint-Vincent de Paul, et Le Gall, premier assistant ecclésiastique de la même congrégation, arrivent à Québec, à bord de l'"Empress of Scotland". Ils viennent visiter les couvents de leur ordre au Canada.



LE RÉV. P. PIERRE DEGUIRE, O. M. I.

21.— La plupart des membres du bureau de direction des Chemins de fer Nationaux remettent leur démission au ministre des Chemins de fer. Le but de ces démissions est de donner pleine liberté d'action au Ministre pour la réorganisation du bureau de direction.

23.— Dans les églises du diocèse de Québec, on lit une lettre pastorale des archevêques et évêques des provinces ecclésiastiques de Québec, Halifax, Toronto, Montréal, Ottawa, Kingston, Saint-Boniface et Regina en faveur de la reconstruction de la Basilique de Ste-Aune.

24.— Les *Acta Apost. Sedis* annoncent la nomination de M. l'abbé Gabriel Cloutier, curé de St-Norbert, Manitoba, à la dignité de Prototaire apostolique, et celle de M. l'abbé L.-W. Jubinville, curé de la cathédrale de St-Boniface, à la dignité de Prélat de Sa Sainteté.

25.— Un incendie se déclare dans une maison de la paroisse de Jacques-Cartier, dans notre ville, et deux jeunes enfants, Lionel et Siméon Soliers, âgés respectivement de 13 et 5 ans, périssent dans les flammes.

26.— D'après les informations venant de Winnipeg, les fermiers des provinces de prairies auront besoin, à cette saison-ci, de 40,000 ouvriers agricoles supplémentaires pour aider aux travaux de la moisson.

— Les Fermiers-unis du Manitoba qui forment le groupe le plus nombreux élu aux récentes élections générales, choisissent pour chef M. Bracken, principal du Collège d'Agriculture Manitobain.

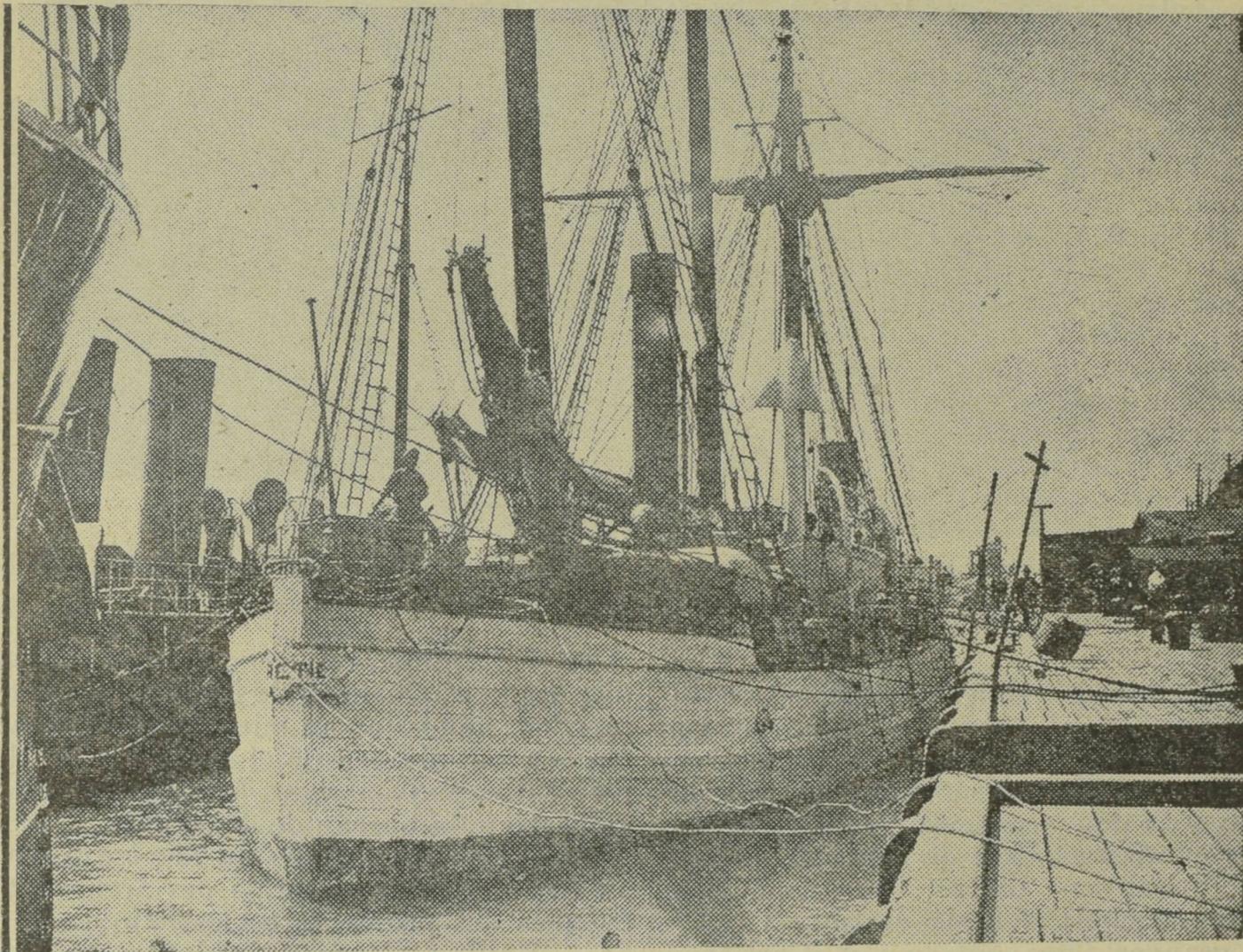
— Dans un discours prononcé à la clôture des cours français de vacances, à l'Université Mc-

Gill, à Montréal, l'honorable Secrétaire de notre province, M. Athanase David, proclame que la province de Québec, au sein de la perturbation des temps actuels, récolte dans la paix les fruits qu'elle a semés et continue de se préparer un brillant avenir.

27.— L'église de Ste-Perpétue de Nicolet est complètement détruite par un incendie. Les dommages sont évalués à \$150,000.00.

30.— Son Eminence le Cardinal Bégin bénit à St-Charles de Limoilou, un carillon de six cloches destiné au clocher de cette église.

31.— A l'Hôtel-de-Ville de Québec s'ouvre la quinzième convention annuelle de la section provinciale de l'Association des Marchands Détailliers du Canada.



L'ARCTIC

Vue prise au quai du Roi, à Québec, peu de temps avant le départ de ce navire pour les régions polaires.



Gauserie scientifique



La machine humaine

RESPIRATION

LE sang va chercher dans les poumons l'oxygène dont il a besoin pour se refaire, et il emprunte cet oxygène à l'air.

Nous avons vu qu'il vient en contact avec cet air dans les alvéoles qui font suite aux plus fines ramifications bronchiques. Mais comment l'air arrive-t-il jusque là ?

Par la respiration.

Or, la respiration, qui nous paraît très simple, et qui l'est en réalité si on n'en regarde que l'ensemble, est autrement compliquée si on en considère le mécanisme.

LE POUMON EST UNE POMPE A AIR

Dans une pompe à air ordinaire, c'est un piston qui crée le vide par son ascension, et qui refoule ensuite cet air dans sa descente. Les parois de la pompe demeurent rigides et la chambre à air ne change pas de volume.

Dans le poumon, il n'y a pas de piston ; ce sont les parois qui se déplacent, en provoquant d'abord l'agrandissement, puis le rétrécissement de la cavité pulmonaire. Durant l'agrandissement l'air pur du dehors se précipite, par les bronches, dans le poumon, Durant le rétrécissement l'air chargé d'acide carbonique, est expulsé des poumons à travers les bronches.

Le premier temps a nom inspiration, et le second expiration. Tous deux se passent dans cette partie du corps qu'on est convenu d'appeler la cage thoracique, la poitrine.

Qu'est-ce que la cage thoracique ? . . .

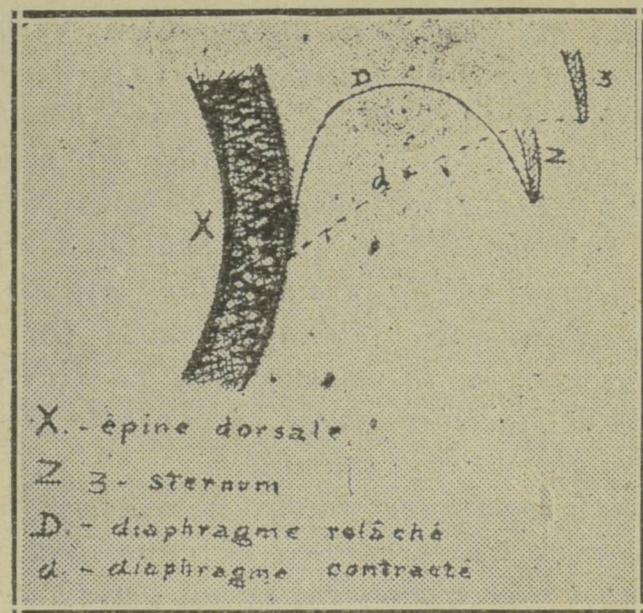
C'est cette partie du tronc située entre le cou, les bras et l'abdomen. Sa charpente osseuse est constituée par la partie dorsale de la colonne vertébrale, les côtes, le sternum et les clavicules.

L'épine dorsale est la partie rigide de l'appareil ; toutes les autres sont mobiles, et entrent en jeu de telle sorte, qu'elles augmentent ou rétrécissent la capacité thoracique.

Aux côtés de l'épine dorsale basculent chacune des côtes qui y sont insérées par une petite articulation. Les côtes, dans leur mouvement de soulèvement et d'abaissement, entraînent avec elle le sternum, plaque osseuse qui les relie entre elles à la partie antérieure de la poitrine.

Tout ceci se produit par le jeu des muscles.

Le principal de ces derniers est le diaphragme. C'est un muscle très mince, presque une membrane, qui sépare la cavité de la poitrine de celle de l'abdomen. Ce muscle à l'état de relâchement produit une voussure à concavité inférieure. On se rend facilement compte, en jetant un coup d'œil sur la figure ci-contre, que lorsque le diaphragme est relâché la voussure qu'il produit rétrécit d'autant la cavité thoracique qui renferme les poumons ; et que lorsqu'il se tend, cette dernière s'agrandit de haut en bas.



Le diaphragme est un muscle puissant ; mais encore faut-il que les endroits où il s'implante lui prêtent un appui rigide lorsqu'il entre en jeu. Or, si ses piliers, fortes masses charnues qui s'agrippent à l'épine dorsale, y rencontrent un solide support, ses autres extrémités s'insèrent au bord inférieur des côtes, partie essentiellement mobile. Il faut donc que ce pourtour inférieur des côtes devienne rigide pour que le diaphragme fasse son office.

Il le devient, parce que les côtes, de leur côté, se fixent, par le jeu assez compliqué des muscles qui s'y insèrent.

Je ne décrirai pas chacun de ces muscles. La besogne serait trop longue et trop compliquée dans une étude sommaire comme celle-ci.

Comme nous l'avons dit tout à l'heure, les côtes s'articulent à l'épine dorsale. C'est autour de la petite cavité où s'enfoncent leurs têtes qu'elles pivotent ; les muscles qui agissent sur elles ne peuvent donc avoir d'effet que sur leur partie libre.

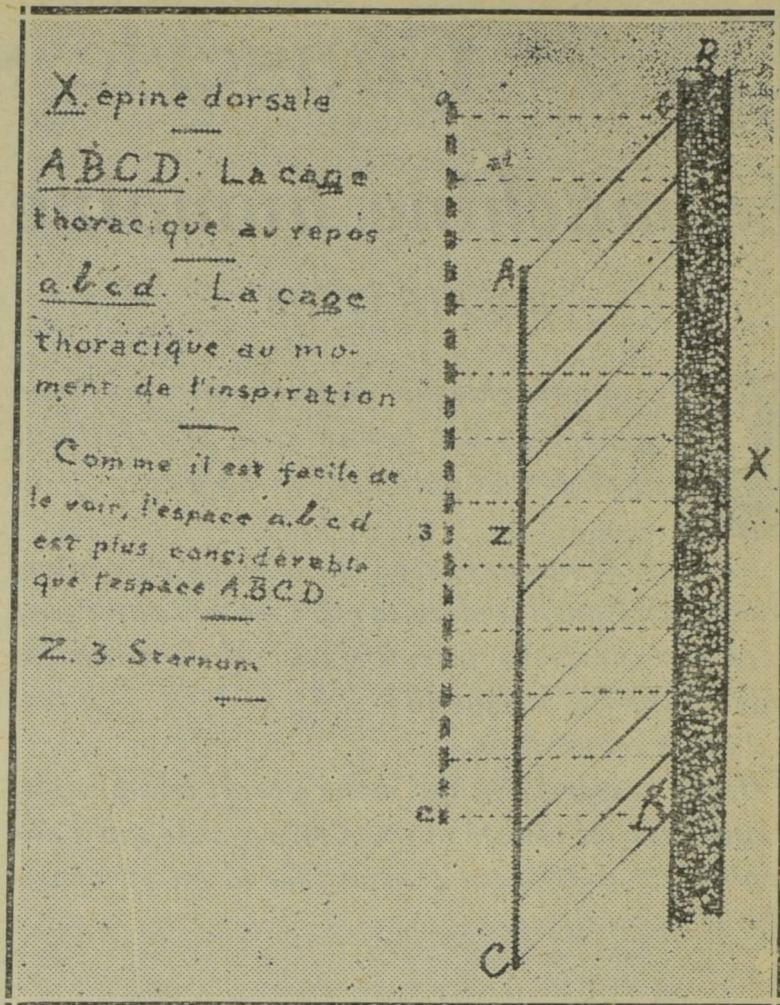
A l'état de relâchement, les côtes sont dirigées obliquement de haut en bas, et d'arrière en avant, Comme leur partie antérieure seule est mobile lorsque les muscles agissent sur elles, elles tendent à devenir horizontales, agrandissant ainsi le diamètre antero-postérieur de la cage thoracique, et la transformant en une cage rigide, au pourtour de laquelle le diaphragme a toute facilité de s'appuyer pour raidir ses fibres.

Il est facile à chacun de constater sur lui-même l'agrandissement de la cage thoracique et sa rigidité pendant l'inspiration.

Celui qui veut faire un effort par exemple, commence par emmagasiner dans sa poitrine une provision d'air, qu'il y garde aussi longtemps qu'il peut, de façon à bien garder son meilleur point d'appui. Il est facile pour les moins observateurs de constater alors que la poitrine a pris de l'ampleur, et qu'elle offre un volume sensiblement plus considérable qu'auparavant. On peut s'en assurer par la mensuration. La différence, qui est de plusieurs pouces, varie avec la capacité respiratoire du sujet examiné.

Cette capacité respiratoire à son importance. Les sociétés d'assurance-vie la connaissent, voilà pourquoi elles n'acceptent aucun postulant sans que sa capacité respiratoire, c'est-à-dire la différence de volume de la poitrine à la fin de l'inspiration et à la fin de l'expiration, ait été dûment constatée par un médecin compétent.

La façon de respirer, c'est-à-dire de dilater la poitrine n'est pas non plus tout-à-fait la même chez l'homme et chez la femme. Le premier a une respiration ventrale, c'est-à-dire que sa cage thoracique s'augmente surtout par la base, dans le refoulement plus accentué des organes thoraciques : estomac, foie, par le diaphragme. La seconde a une



respiration plutôt pectorale ; la partie supérieure de la poitrine se dilate proportionnellement plus chez elle que chez l'homme. La différence est facile à constater chez les chanteurs et les chanteuses.

La chose ne tient pas tant comme on serait porté à le croire, à l'habitude du corset chez les femmes, mais aux fonctions particulières que la nature leur a destinées.

LE VIEUX DOCTEUR

Mimi joue dans le jardin avec Toto.
 Toto glisse sur une pierre, tombe et pleure.
 Alors, Mimi, avec une admirable intonation :
 — Pleure pas, va ! C'est pas la peine ! Personne ne te voit.

EN CLASSE

— Jean-Louis, pourquoi n'avez-vous pas appris votre leçon de géographie ?
 — M'sieu, j'aime mieux attendre... Papa disait hier soir que les événements allaient changer la face de l'Europe.

Comment on devient sourd

LES maladies de l'oreille moyenne jouent un rôle de premier ordre dans la genèse de la surdité.

L'oreille moyenne, mieux connue vulgairement sous le nom de caisse du tympan, est intermédiaire entre l'appareil de réception du son que constituent le pavillon de l'oreille et le conduit auditif qui lui fait suite immédiatement et l'appareil de perception qu'est l'oreille interne, logée dans un os du crâne dans le rocher.

La caisse du tympan est à proprement parler, un appareil de transmission représentant une sorte de petit tambour, dont la cavité, remplie d'air, est traversée par une chaîne de petits osselets articulés entre eux, qui relie la paroi externe, membraneuse, du tambour, la membrane du tympan, et sa paroi interne, qui est osseuse mais creusée de deux ouvertures, de deux petites fenêtres, l'une ronde, l'autre ovale, communiquant avec l'oreille interne.

Une membrane élastique ferme la fenêtre ronde ; la fenêtre ovale est obstruée par un des petits os de la chaîne, l'étrier, ainsi appelé en raison de sa ressemblance, d'ailleurs fort exacte, avec un étrier de cavalier.

Parfaitement enchâssé par sa base dans la fenêtre ovale, l'étrier, par son sommet, s'articule avec l'os lenticulaire, le plus petit os de tout le corps humain, de la forme d'une minuscule lentille.

Celui-ci, d'autre part, est uni au pied de l'enclume, os un peu plus volumineux, qui figure vaguement une enclume de forgeron et dont la grosse extrémité entre en contact avec la tête du marteau.

Le marteau, qui a bien plutôt l'aspect d'une massue que d'un marteau, termine ou plutôt commence la chaîne des osselets, puisque nous avons pris celle-ci par son extrémité la plus éloignée. Il atteint à peine huit millimètres de longueur et son manche inclus dans la membrane même du tympan, membrane extrêmement mince, puisqu'elle n'a qu'un dixième de millimètre d'épaisseur, en suit forcément toutes les impressions, tous les mouvements.

Ces quatre petits os délicatement articulés sont capables de légers mouvements auxquels

président de petits muscles ; le muscle du marteau dont la contraction entraîne la tension de la membrane du tympan et le muscle de l'étrier qui, au contraire, la relâche.

De petits ligaments, des replis muqueux rattachent encore aux parois cette chaînette d'osselets dont on conçoit aisément aussi bien le rôle important que l'extrême fragilité.

Comme tout autre, ces osselets peuvent se carrier, suppurer interminablement, leurs articulations s'ankyloser. Les petits ligaments qui les unissent aux parois peuvent au cours de certaines infections s'enflammer, gêner ou même supprimer les mouvements des osselets et par conséquent, provoquer la surdité.

Pour bien comprendre le mécanisme de l'infection de l'oreille moyenne avec toutes ses conséquences fâcheuses pour l'ouïe qu'elle peut comporter, il faut rappeler encore le rôle important de la trompe d'Eustache, petit conduit de trois à quatre centimètres de long qui, partant du pharynx, aboutit, d'autre part, dans la caisse du tympan et qui a pour mission d'assurer l'aération de la caisse tympanique de telle sorte que l'air contenu dans celle-ci soit toujours à la même pression que l'air extérieur, ce qui est, évidemment, indispensable au bon fonctionnement de la chaîne des osselets, car si, pour une raison ou pour une autre, le renouvellement continu de l'air dans la caisse du tympan ne se fait pas, l'air étant en partie résorbé par la muqueuse, il s'ensuit que la pression dans la caisse est inférieure à la pression extérieure, et que celle-ci agissant sur la membrane tympanique la déprime, applique brutalement les uns contre les autres et immobilise les petits osselets de la chaîne, repousse celle-ci vers la profondeur et enfonce l'étrier dans la fenêtre ovale, ce qui, par conséquent, augmente la pression dans l'oreille interne, d'où, fatalement, bourdonnements et surdité.

Or la trompe d'Eustache est formée de deux portions, l'une osseuse, l'autre cartilagineuse qui, toutes deux, ont la forme d'un tronc de cône et qui se réunissent par leur petite base. A ce point d'union, le conduit se resserre au point de ne mesurer qu'un millimètre et demi environ de diamètre. La moindre inflammation de la muqueuse qui le tapisse suffit donc à en obstruer la lumière, et cela arrive fréquemment dans les affections aiguës et chroniques de la gorge et du nez.

Signalons, enfin, en arrière de la caisse du tympan et réuni à elle par un petit canal osseux, une sorte de réservoir à air qui semble avoir été mis là pour suppléer au besoin de l'insuffisance de la caisse du tympan, dont la capacité est très faible, et qui ne saurait jamais subir, sans quelque dommage pour l'audition la moindre variation de pression. Le dommage peut être fort grand, s'il s'agit de grandes et subites variations de pression comme celles qu'on supporte en s'élevant dans les airs, par exemple.

Aussi la nature prévoyante a-t-elle doté les oiseaux exposés à ces brusques variations de pression de cellules mastoïdiennes très vastes. Ce réservoir à air est, en effet, constitué par les cellules osseuses de dimensions variables, communiquant presque toujours les unes avec les autres et dont l'une beaucoup plus grande a reçu le nom d'antre mastoïdien, creusées dans l'apophyse mastoïde, ce relief osseux que l'on sent en arrière de l'oreille, et dont l'infection de l'oreille moyenne, est si redoutée des mamans et vraiment très redoutable.

On a calculé que l'oreille peut percevoir des sons dont les vibrations ont de 32 à 73,400 à la seconde, mais il est bien évident que toutes les

oreilles ne sont point douées de la même sensibilité. Si l'on en veut croire certains savants cela tiendrait à la disposition du tympan. Oblique et incliné par rapport à l'axe du conduit chez la majorité d'entre nous, il se rapprocherait de la verticale chez les sujets, les musiciens par exemple, dont le sens est particulièrement développé.

L'expérience prouve que des dégâts même considérables dans la caisse du tympan n'entraîne pas toujours la surdité complète, mais à condition toutefois que l'étrier au moins continue à fonctionner de façon suffisante. C'est ainsi que la perforation du tympan et même l'élimination par suppuration du marteau de l'enclume et de l'os lenticulaire ne déterminent souvent qu'une "dureté" plus ou moins accentuée de l'oreille.

Toutefois, il est évident que l'intégrité de l'ouïe exige expressément l'intégrité de l'oreille moyenne et de tous les éléments si délicats qui la composent ou concourent à son fonctionnement.

G. B.

[*La Croix.*]



TROIS ENFANTS JUMEAUX

Théodore, Alphonse et Rosaire, fils de M. Alfred Fournier, cultivateur, de Ste-Anastasié, Mégantic.

Science Ménagère

Mme Craven

MME Craven, un peu oubliée aujourd'hui, a joui d'une certaine célébrité sous le second Empire et au commencement de la troisième République.

C'était une femme très intelligente, d'une intelligence toujours en haleine, ayant pour toutes les idées et tous les événements du jour un intérêt vivant et passionné ; un peu cosmopolite, ne comprenant pas que les Français fussent si indifférents aux choses d'au delà leurs frontières ; catholique ardente, et en même temps femme du monde accomplie, à l'exemple de son illustre amie Mme Swetchine, elle sut allier les pratiques de la piété la plus vive à une mondanité chrétienne, si ces deux mots peuvent aller ensemble, où elle voyait une mission à remplir. Fanny Kemble, qui l'avait connue à Naples dans tout l'éclat de sa jeunesse, disait d'elle : " C'était une catholique romaine, pieuse et sincère. Les splendeurs et les réalités de sa foi étaient tellement vivantes dans son âme, qu'elle éprouvait le désir de faire partager aux autres ses convictions profondes."

Pauline de La Ferronnays, naquit à Londres, en 1808, pendant l'émigration, car pour des gens comme les La Ferronnays, en 1808, l'émigration durait encore. On n'ignore pas que le comte de La Ferronnays était l'ami intime du duc de Berry. Les premières années de Pauline furent tristes. Puis, ce fut la Restauration, et, à sa faveur, l'ambassade de Saint-Petersbourg et celle de Rome. En 1830, ruine complète des espérances qu'on avait pu concevoir. Il fallut quitter les grands salons du palais Simonetti, pour un grand appartement délabré, prêté par un ami. Pauline et sa sœur Eugénie songèrent alors sérieusement à la carrière de l'enseignement. Cette extrémité leur fut épargnée. En 1834, Pauline épousait un jeune attaché d'ambassade, d'une intelligence remarquable, M.

Augustus Craven, petit-fils de cette margrave d'Anspach qui nous a laissé de si curieux *Mémoires*.

La vie reprend très artistique et un peu mondaine dans la belle villa Chiatamone, la " casa Craven ", comme on disait, et où tout ce qui passait à Naples de gens de distinction, joint à l'aristocratie italienne, défilait sous les yeux de la margrave d'Anspach, peinte par Romnay, et patronne du lieu. C'est l'époque la plus brillante la plus heureuse surtout, de la vie de Mme Craven. Outre ses succès de femme très entourée et très écoutée, il y avait des jouissances familiales, qu'elle avait le cœur trop bien placé pour ne pas mettre infiniment au-dessus des premiers. Les La Ferronnays, alors au complet, mêlaient leur vie à la sienne.

Les La Ferronnays étaient grands épistoliers et grands amateurs de petits *livres bleus* ou *verts*, dans lesquels ils notaient leurs pensées et racontaient leur vie. C'est d'abord Albert, charmant, fervent catholique, l'ami de Charles de Montalembert, et tellement 1830 avec son âme ardente qui semble consumer son fragile corps de poitrinaire. Il s'éprend d'une jeune protestante russe, Mlle Alexandrine d'Alopéus, parvient à surmonter les obstacles qui les séparent, l'épouse, la convertit au catholicisme, et quelques années après meurt, pleuré comme peu d'hommes l'ont été ici-bas.

Alexandrine, sa veuve, si grande dame, d'abord si élégante, naïve et gaie, monte peu à peu par le dur chemin du malheur jusqu'au sommet lumineux de la perfection. Ses dernières années se consomment en prières et en charités.

Il y a encore Eugénie de La Ferronnays, la sœur d'Albert et de Pauline, belle et douce, chantant comme un rossignol, ayant cru longtemps qu'elle n'avait d'autre vocation que d'aimer les siens et de prier pour le bonheur de l'humanité.

— Oh ! Pauline, quand donc les hommes s'aimeront-ils ? Quand donc aimeront-ils Dieu ? Je

désire ce jour avec tant d'ardeur, quelquefois, que j'en suis malade.

Voilà de ses phrases,— car elle écrivait beaucoup, elle aussi, n'est-ce pas ? Mariée à M. de Mun, elle mourut jeune encore, après avoir donné le jour à celui qui devait être le comte Albert de Mun.

Puis venaient les deux plus jeunes sœurs : Olga, morte comme une petite sainte, et Albertine, qui fut Mme de la Panouse. J'oubliais la comtesse de la Ferronnays, la mère d'un cœur si tendre, et à qui nous devons ces jolis *Mémoires*, qu'on pourrait appeler : *Une idylle pendant l'emigration*.

Pauline survécut à tous ces être d'élite. Elle les pleura avec des larmes brûlantes, et le temps ne la consola pas. Elle s'était fait un calendrier de douloureux anniversaires, qu'elle commémora jusqu'à la fin dans le deuil et la prière. On peut dire qu'elle éleva le souvenir à la hauteur d'une passion. Mais ses regrets, pour amers qu'ils fussent, ne lui furent pas une raison de s'enfermer en elle-même. Son cœur avait des forces vives qui ne pouvaient rester inemployées. Elle eut de nombreux amis ; il faut lire sa correspondance pour savoir la vivacité, la profondeur de certaines amitiés. Cette correspondance n'indique pas qu'elle ait éprouvé beaucoup de déceptions de ce côté. C'est qu'elle allait d'instinct à ce qui doit être aimé, c'est-à-dire la noblesse de cœur, le sérieux de l'esprit, la piété, la piété surtout. Il lui eût paru difficile d'aimer quelqu'un qui n'aurait pas partagé ses convictions religieuses. Et c'est là le correctif à ces belles puissances d'affection qui pourraient si facilement devenir un danger. On songe, en lisant telle et telle de ses lettres, au beau mot de Bossuet : " L'amitié est un commerce pour s'aider à mieux jouir de Dieu."

Et c'est, parmi les amis plus particulièrement élus : Mme Swetchine, qui fut pour elle non seulement une confidente, mais un directeur ; Montalembert, si lié à ses plus chers souvenirs ; la célèbre *authoress* anglaise, lady Georgiana Fullerton ; la princesse de Wittgenstein, chez qui, à Manabri, elle rencontrait l'impératrice Augusta, qui avait lu et relu le *Récit* ; les Cochin, et cette charmante Thérèse Filangieri, duchesse Ravaschieri, qui était devenue une sœur d'adoption.

La duchesse Ravaschieri avait une délicieuse petite fille, Lina, et Mme Craven, qui avait

toujours gémi de n'être pas mère, fit de Lina l'enfant de son cœur. Lina mourut à douze ans. Mme Craven écrivait, le jour où elle reçut au loin la nouvelle de ce malheur : " Mon âme est triste jusqu'à la mort... Mon âme est égarée sur une mer de douleurs. Je ne puis méditer aujourd'hui. Mon Dieu, je laisse mon cœur saigner à vos pieds."

Elle avait soixante ans quand elle publia le *Récit d'une sœur*, c'est-à-dire l'histoire d'Albert et d'Alexandrine, d'après leurs lettres et leurs écrits, nombreux comme on le sait. Le succès fut immense. Peut-être eût-elle bien fait de s'en tenir là. Elle écrivit plusieurs romans : *Anne Severin*, *Eliane*, *le Mot de l'énigme*, *Fleurange* et des biographies de personnes qu'elle avait aimées et dont elle rêvait d'immortaliser les vertus : *Vie de Nathalie Narishkine*, *Dona Adélaïde Capece Minutolo*, *Vie de Montalembert*, *Vie de lady Georgiana Fullerton*, etc. La critique a été dure pour ces ouvrages. Barbey d'Ayrevilly, un peu trop brutalement, déplore qu'elle ait écrit autre chose que le *Récit*. " Pourquoi avoir changé cette plume de tourterelle en deuil contre la plume d'oie d'un bas-bleu ou d'une rosière d'Académie ?"

Pourquoi ? Eh ! mon Dieu, parce qu'il est bien difficile de poser la plume quand une fois on l'a prise ; parce que, pour une nature comme celle de Mme Craven, l'illusion dut être tentante qui lui fit croire qu'elle pourrait éclairer son siècle et réhabiliter l'amour ; enfin, parce qu'elle avait besoin. Les beaux jours de Chiatomone étaient loin. La ruine était venue, les objets précieux, les reliques d'art avaient été vendus. La margrave d'Anspach elle-même avait passé le détroit pour aller enrichir la collection de lord O'Hagan, et Mme Craven, qui avait connu toutes les jouissances de la fortune, en fut réduite à éprouver une joie très vive le jour où le libraire Didier lui assura une rente de 240 livres contre la cession de ses droits d'auteur.

Mais dans le petit appartement de la rue Barbet-de-Jouy, l'empressement des amis était le même que par le passé autour de l'aimable et toujours intéressante grande dame. L'âge avait amenuisé ses traits, en avait fait un vieil ivoire de la Renaissance aux lignes finement gravées, mais les yeux restés magnifiques disaient que ni l'esprit ni le cœur n'avaient vieilli. C'étaient des conversations animées,

des discussions sans fin sur tout ce qui était digne d'occuper des esprits cultivés et des âmes généreuses, Et quand, dans le cercle rétréci des intimes, quelqu'un venait à évoquer le passé — ce passé dont le *Récit* est comme le reliquaire, — ce profil "dantesque" s'amollissait et les yeux s'embuaient de larmes.

Ce fut à quatre-vingt-trois ans, en 1891, qu'elle alla trouver, dans ce mélancolique petit cimetière de Boury, vers lequel elle avait si souvent pèleriné, Albert, Alexandrine, Eugénie, Olga, la comtesse de La Ferronnays, née de Montsoreau, et son mari, Augustus Craven, embaumé, lui aussi, dans les regrets et les larmes.

Le nom de Mme Craven mérite d'être rappelé. Son neveu très cher, Albert de Mun, écrivait au lendemain de sa mort : " Dieu, j'en ai la ferme confiance, a déjà reçu dans son sein cette âme, dont on peut dire que toutes les aspirations étaient tournées vers lui."

Ces paroles du grand orateur chrétien sont un bel épilogue pour une *vie*.

RENÉ MILLY

[*La Maison.*]

BON MOTS

On dit à Bébé :

Ne demande jamais rien à table :

Les petits garçons doivent attendre qu'on les serve.

Or l'autre jour, on oublia de servir Bébé. Que faire ?

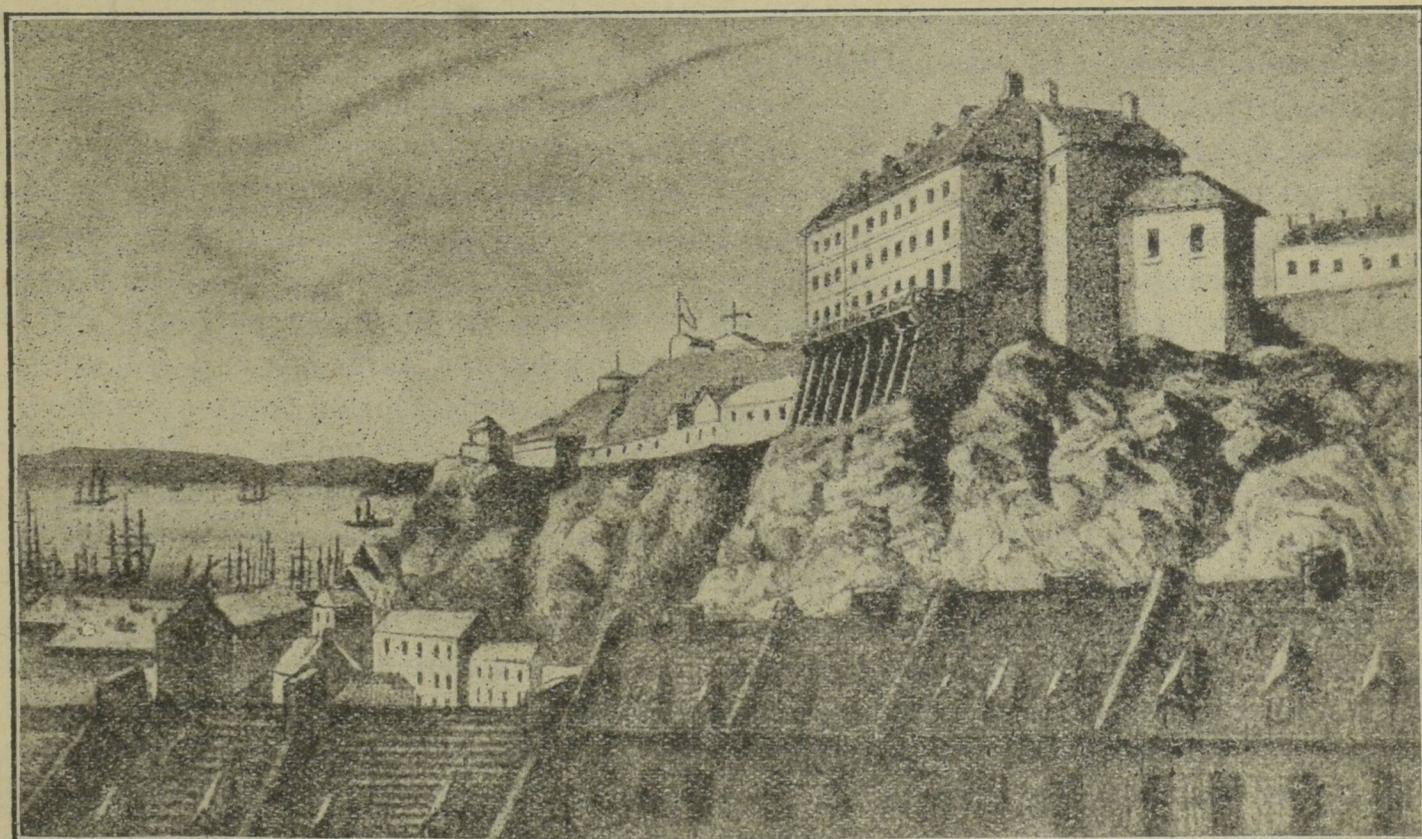
Bébé réfléchit, cherche le moyen de se rappeler au souvenir de sa maman. Puis tout à coup :

— Maman, les petits garçons qui meurent de faim, est-ce qu'ils vont au Paradis ?

N'oubliez pas d'avertir vos amis que **L'APÔTRE** commencera le mois prochain un très intéressant feuilleton.

De plus, avec le commencement de sa quatrième année, **L'APÔTRE** fera-toilette neuve. La première page de sa couverture sera ornée d'une intéressante gravure qui changera chaque mois.

Renouvelez votre abonnement, et faites abonner vos amis !



LE VIEUX QUEBEC — Le Château Saint-Louis.

Coin de l'Ouvrier

Le dépeuplement des campagnes

UNE DES CAUSES DU CHÔMAGE

La question ouvrière, apparemment, c'est une affaire des villes et il appartient aux villes de la régler. C'est un peu l'idée que se fait une grande partie de la population du problème ouvrier, le plus important peut-être de nos temps et celui qui demande avec le plus d'urgence une solution équitable.

A notre sens, c'est là une erreur qui retarde la solution que l'on recherche.

Si les effets de la question ouvrière se font sentir surtout dans les villes, cette question se pose un peu partout, et aussi, elle a de multiples causes qu'il faut rechercher à la campagne comme à la ville.

* * *

En quoi consiste surtout la crise actuelle, au point de vue ouvrier ?

En chômage ?

Et pourquoi y a-t-il tant de chômage ?

Parce que la campagne, depuis trop longtemps, se vide à tort et à travers dans nos villes.

C'est là un angle qu'il faut voir et faire surtout envisager aux heureux habitants des campagnes.

S'il y a tant de chômage de nos jours, si des milliers de sans travail font depuis des mois la procession d'un bureau à l'autre, et cela inutilement, pour se chercher de l'emploi, c'est parce qu'il y a trop de bras pour le travail disponible.

Il est bien vrai que l'industrie est paralysée, mais il était inévitable qu'elle le fut après la guerre. Cette paralysie devait nécessairement amener une crise, mais jamais cette crise n'aurait été aussi forte si les campagnes n'avaient pas été vidées à pleins chemins de fer dans nos villes depuis quelques années.

Il faut tenir compte des circonstances et croire que la guerre a beaucoup aidé, trop aidé à rompre l'équilibre. Ce n'est d'ailleurs pas le seul fait de notre pays, puisque nous lisons, l'autre jour, qu'aux États-Unis, pour la première fois dans l'histoire, la population des travailleurs des villes dépasse considérablement celle des travailleurs de la campagne. Il faut tenir compte aussi sans doute que le travail féminin est devenu, aux États-Unis, et est en train de devenir chez nous, plus nombreux que le travail masculin.

* * *

La guerre a vidé les campagnes et pour s'en convaincre il suffirait de parcourir la province d'Ontario pour essayer de compter les fermes à vendre. Les usines de munitions de toutes sortes demandaient des bras, toujours des bras. Comme il fallait en même temps fournir des soldats et beaucoup de soldats à l'armée, on a attiré dans les villes pour y remplacer les travailleurs, les gens de la campagne qui y ont pris des métiers d'occasion, métiers disparus avec la fin de la guerre.

Cependant, si les métiers sont disparus, les bras sont restés dans les villes et demandent aujourd'hui du travail que ces villes ne peuvent fournir. Il y a beaucoup plus de travailleurs qu'il y a de travail et de là le chômage accentué. Ce surplus est aussi, en partie, le fait d'une immigration mal faite par le passé, erreur que l'on est actuellement en train de répéter.

Si nos villes du Québec souffrent beaucoup de cette crise du chômage, elles sont encore moins affectées que celles des autres provinces, et cela s'explique. Durant la guerre, la province de Québec se trouvait une " belle isolée " et les contrats de guerre ne lui venaient pas, ou à peu près pas. Il est arrivé que l'oubli systématique que l'on faisait d'elle lui a valu de se ressentir moins de la réaction d'après-guerre. Le dépeuplement des campagnes s'est produit chez nous, mais en moins grande proportion qu'ailleurs, partiellement à cause de ce manque de patro-

nage et aujourd'hui, si nous avons beaucoup trop de chômeurs, nous en avons encore moins que nos sœurs des provinces anglaises. Si nous avons trois fois plus de bras qu'il y a actuellement de travail, ces villes en ont dix fois plus et cela à cause des faveurs qu'elles ont obtenues pendant la guerre.

* * *

La question ouvrière, pour ces raisons, se pose donc passablement à la campagne et jamais les efforts que l'on fait pour retenir les jeunes cultivateurs sur les terres ne mériteront trop d'encouragement.

La question ouvrière naît du fait qu'une partie de la société a pris la place de l'autre et elle deviendra de plus en plus aiguë si on laisse se continuer ce déplacement. Il faut des travailleurs dans les villes, mais les cultivateurs ne doivent pas y prendre leur place, car il faut aussi des cultivateurs dans les campagnes, et l'arrivée de ces derniers dans les villes ne peut que créer du malaise. Les cultivateurs ont peut-être la plus belle profession en partage, il est dans leur intérêt et celui de la société toute entière de l'exercer.

En envahissant les villes, ils remplacent les hommes de métier, ils font dépérir l'apprentissage et ils se préparent, comme ils préparent aux ouvriers des villes, des lendemains de souffrances comme ceux que nous traversons actuellement.

La crise actuelle devrait, il nous semble, faire ouvrir les yeux de nos campagnards, car s'il y a parfois de la gêne un peu à la campagne, il n'y a généralement pas de misère, tandis que dans les villes, la situation est bien pénible.

Il faut bien se convaincre que chacun doit rester à sa place et la place du cultivateur c'est la campagne. Il y exerce là un métier plus stable et qu'il connaît mieux.

THOMAS POULIN

[*Le Travailleur.*]

Marcelle s'adressant à sa poupée :

— Mademoiselle, pourquoi Adam et Eve furent-ils chassés du paradis après avoir mangé la pomme ? Vous ne savez pas ? ... Eh bien ! c'est parce qu'on n'était pas encore au dessert !

Simple histoire



ÉTAIT un superbe gars que Charles Roberge, fils du père Louis Roberge, cultivateur aisé d'une belle paroisse de "la plus belle des provinces" du Dominion.

Taillé en colosse avec des traits sévères un peu lourds, dans un visage brun et énergique éclairé par des yeux noirs très grands, très beaux qui s'ouvraient sur une âme franche et sans mystère, il représentait le type des lutteurs, des hommes qui font leur destin à coups de cognée, trop fiers et trop courageux pour se contenter des situations toutes faites.

Unique héritier de son vieux père — il n'avait qu'une sœur délicate et malade, — Charles se trouvait ainsi possesseur d'un beau bien sous le grand soleil du bon Dieu.

Il n'avait reçu, c'est vrai qu'une instruction sommaire à l'école de son arrondissement, mais d'un jugement sûr, sain d'esprit autant que sain de corps, il avait été formé par une de ces mères chrétiennes qui de leurs fils savent faire des hommes dans l'acception du mot.

Ainsi donc, Charles hantait bien des imaginations de jeunes filles. A vingt ans le cœur et la tête ont tant d'habileté pour broder un beau rêve d'amour.

Mais Charles, on en présume, ignorait le flirt ; c'était un cœur dévoué et fidèle en qui l'amour avait germé et grandi comme les fleurs humbles mais vivaces de ses champs immenses. Il aimait Rose Deschênes, Rose la blonde enfant aux yeux de pervenche qui avait été sa compagne de classe et sa compagne de jeux, la petite Rosette qu'il défendait si bien au retour de l'école et en tout lieu quand les hommes, les bêtes ou les choses l'attaquaient, puis aujourd'hui, mademoiselle Rose qui sans être précisément jolie avec ses traits irréguliers, avait une physionomie attachante par sa mobilité d'expression et le bleu candide de ses prunelles. Je dis bien, il la défendait aujourd'hui encore, malgré ses dix-neuf ans sonnés, il la défendait contre son père qui, lui, entrevoyait d'un œil peu favorable une union de son fils avec cette filette toute menue, si délicate, un peu légère, qui avait le malheur d'être fille d'un père très pauvre, cultivateur hasardeux, dépensier et trop boute-en-train.

* * *

La Providence se charge toujours de régler, mal ou bien, les situations difficiles et de donner un nouvel aspect à la face des choses. C'est ce qu'elle fit dans le cas présent. Un oncle de Rose qui tenait un petit négoce dans une grande ville de la province passa en visite chez son frère et devinant la gêne qui régnait à son foyer proposa d'amener Rose, l'ainée, à la ville, où là, il lui trouverait une position assez avantageuse dans un magasin ou un restaurant.

Le père escompta tout de suite sur les quelques sous probables que le travail de Rose pourrait ainsi lui fournir pour leur aider à vivre ; le mère ne posa aucune objection ; Rose elle, demeura perplexe se partageant entre le désir et la crainte ; la ville dont elle avait toujours entendu parler comme d'une fée enchantresse, appelait sa jeunesse avide de jouissances et de plaisirs, et d'un autre côté elle éprouvait en son âme une angoisse troublante quand elle essayait de réaliser la vie de travail toute neuve, toute inconnue qui lui serait faite loin des siens, loin de Charles surtout, dont elle aimait tant sentir près d'elle la protection sûre et fidèle. Mais on ne lui donna pas le loisir de songer bien longtemps, l'alternative d'un oui ou d'un non, on ne lui donna même pas le temps de consulter Charles sur un semblable projet, lui qui avec sa fougueuse énergie aurait su retenir " au pays " sa Rosette et presser une conclusion remise à l'époque de sa majorité.

Quand, prête pour le départ, un peu pâle sous l'humble chapeau de paille noire qui mettait encore de l'ombre dans ses pauvres yeux angoissés, elle vint lui dire adieu, elle ne se doutait pas la malheureuse Rose que c'était un adieu définitif à son bonheur qu'elle disait là.

Brièvement, avec des sanglots dans la voix elle le mit au courant de la décision de sa famille. Charles devant l'imprévu d'un tel projet, n'eut d'abord pas un mot à dire lui ; il la regardait les prunelles dilatées, la bouche entr'ouverte pour une parole que la surprise et l'émotion rendaient impossible à prononcer, ayant l'air de lui demander si son cerveau était soudain hanté par la folie. Il lui fit répéter ses tristes explications, alors son front se barra d'un pli douloureux, son visage se durcit, ses yeux prirent une expression d'énergie farouche : " Non, tu ne partiras pas, dit-il. C'est fou, c'est

insensé ce projet-là... Bientôt tu seras ma femme. Entends-tu je ne veux pas que tu partes."

" Je ne veux pas," mais son père à elle avait dit : " Je veux ". Une fille de dix-neuf ans appartient à son père avant d'appartenir à l'homme qu'elle aime et elle est partie Rose, sa fleurette adorée, sa meilleure raison de vivre. Elle est partie et il le craint : la ville va lui changer son pur trésor ; qui sait ? elle ira peut-être jusqu'à lui ravir.

Pendant quelques mois, il a reçu des lettres affectueuses où elle lui dit son ennui, sa solitude, sa souffrance d'être éloignée de lui, son amour tendre d'enfant qu'il faut protéger. Puis insensiblement le caractère de ses causeries à changé. Elle l'entretient moins de sa vie du cœur, de son amour, que de sa vie matérielle devenue moins monotone. Avec des amies, dit-elle, pendant les heures libres ou son service de fille de restaurant ne la requiert pas, elle va au théâtre, elle va même danser. Oh ! la danse ! avec quelle ivresse elle en parle.

Il y a dix mois déjà que Rose a quitté sa paroisse et n'y est point revenue. Quelle transformation en dix mois ! Charles a senti lui échapper petit à petit le cœur de Rosette, il l'a vue presque, se détacher de lui, prise et ensorcelée par les enchantements de la ville qui grisent si vite une tête volage de vingt ans. Il en a souffert ce qu'un cœur d'homme fidèle et sincère peut souffrir de l'abandon et de l'indifférence de ceux qu'il aime.

Il a prié dans l'église de son village, il a prié et pleuré le soir dans sa chambre close, il a prié encore en conduisant ses bêtes au travail, il a prié en face de la froide nature de ses champs qu'il ensemencait, il a demandé à Dieu de lui garder le cœur de Rosette, de la lui ramener fidèle et honnête ; mais en vain, Rose ne lui a point écrit depuis deux mois et aujourd'hui il sait par des racontars des gens qu'elle doit arriver sous peu dans sa famille pour quelques jours de vacances. Le cœur lui fait mal dans la poitrine, mais il est prêt à pardonner l'oubli, décidé à tout pour la retenir et l'élire enfin reine de son foyer.

Hélas la souffrance qui depuis quelque temps le poursuivait tenace, le guettait plus cruelle encore à ce détour de la route. Rose vint en effet passer quelques jours dans sa famille, mais non pas seule, son fiancé, comme elle le présenta

l'accompagnait. C'était un grand jeune homme d'un blond filasse, l'air las et ennuyé des batteurs de trottoirs. Et elle ! comme elle était changée ! Charles eut peine à reconnaître sa Rose de dix mois auparavant dans cette jeune fille de mine assez élégante, vêtue... ou déshabillée de façon à scandaliser les honnêtes gens de sa paroisse, avec un teint pâle et un air fatigué, des yeux bistrés dans lesquels on lisait la triste science des prunelles qui se sont ouvertes sur les laideurs de la vie.

Toutefois il voulut l'aborder, lui parler un peu, car il ne pouvait se résigner à croire que le fond avait changé autant que la forme; il espérait qu'à réunir les cendres de jadis, il en jaillirait une étincelle propre à rallumer le feu ancien.

Pauvre Charles, il perdit dans cette entrevue ses dernières illusions, ses espoirs les plus tenaces. Elle lui signifia avec un peu de hauteur qui faisait pitié à voir chez cette triste épave de la vie, en face de ce noble terrien, qu'elle ne s'était jamais engagée à lui et qu'à d'ailleurs après avoir connu la vie de la ville, elle ne se sentirait jamais le courage de venir se terrer à la campagne en épousant un cultivateur.

Alors sans prière inutile, sans supplication humiliante, noblement, Charles quitta cette Rose transformée qui venait de refuser le bonheur de sa vie. Il sentit cependant que son cœur portait une blessure dont il ne guérirait jamais. Il se consacra tout entier à sa terre, amie fidèle qui ne sait pas trahir.

Rose se maria quelques mois plus tard. Son mari était buveur, joueur, il avait bien des vices; il l'abandonna avec un enfant de quelques mois dans la misère après un an d'union.

* * *

Pourquoi aussi de nos jours, tant de parents, tant de cultivateurs, laissent-ils partir seules leurs filles pour les villes américaines ou canadiennes ? Il faut se soucier fort peu de l'avenir du bonheur, de l'âme de ses enfants pour les laisser entrer ainsi dans la gueule du loup.

Elles s'en vont là souvent porter leur vertu et apprendre par des enseignements erronés et des exemples funestes à mépriser la noble profession qui leur a valu leur subsistance et qui est la vôtre. Elles dédaigneront ensuite la main calleuse d'un cultivateur au cœur viril et à l'âme forte pour accepter le nom d'un jeune frais aux

mains blanches, qui porte bien l'habit et le chapeau à la mode du jour et qui leur aidera, une fois mariés, à ne pas faire leur devoir.

Au prix de tous les sacrifices, gardons nos filles sous la tutelle vigilante de leur mère, c'est le salut de la race canadienne.

MARIE ROLLET

Les devoirs des enfants

ENFANTS, apprenez quels sont vos devoirs envers vos parents ; car vous ne serez heureux et bénis qu'en y restant fidèles. Honorez, aimez le père qui vous a transmis la vie, la mère qui vous a nourris et élevés. Y a-t-il un être plus maudit que celui qui brise le lien d'amour et de respect établi par Dieu même entre lui et ceux desquels il tient le jour ? Vous êtes à vos parents un grand sujet de soucis. N'ont-ils pas sans cesse devant les yeux vos besoins de toutes sortes et ne faut-il pas qu'ils se fatiguent sans cesse avant d'y subvenir ?

Le jour ils travaillent pour vous ; la nuit, pendant que vous reposez, ils veillent encore. Il vient un temps où la vie décline, ou le corps s'affaiblit, les forces s'éteignent, enfants vous devez alors à vos vieux parents les soins que vous reçûtes d'eux dans vos premières années. Qui délaisse son père et sa mère en leurs nécessités, qui demeure sec et froid à la vue de leurs souffrances et de leur dénuement, je vous le dis en vérité, son nom est écrit au livre du souverain Juge parmi ceux des parricides.

PARI DISCUTABLE

Un borgne pariait, contre un homme qui avait une bonne vue, qu'il y voyait plus que lui. Le pari est accepté.

— J'ai gagné, dit le borgne, car je vous vois deux yeux, et vous ne m'en voyez qu'un.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'*Apôtre* donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rebus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'*Apôtre*, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DE JUILLET

DEVINETTES

1.— Les lettres que tout le monde aime sont R. I. T. (hériter).

2.— Le savant français le plus apprécié des géographes est Descartes (des cartes.)

PROBLEME ALPHABÉTIQUE

V XX C. (cinq vingt cent)

ÉNIGME

Oiseau.

RÉBUS

Absent le chat, les souris dansent

Mot-à-mot : A B sent le chat — les souris dansent.

Ont trouvé des solutions partielles :

Mlle Eva Mailloux, 229, Ave. Bayswater, Ottawa; Mlle Évangéline Nezan, 240, Ave. Breeze-Hill, Ottawa; Mme V.-J. Rochefort, 516, Ave. Notre-Dame, Manchester; M. Jules Pelletier, Rivière-du-Loup (en-bas); Le Bon-Pasteur, St-Hubert, Chambly; M. Louis-Philippe Pépin, 90, Ave. Bayswater, Ottawa.

Personne ne nous a envoyé toutes les solutions justes.

CONCOURS N° 36

DEVINETTES

1° Quel est l'état des États-Unis qui devient une partie du corps humain si on lui enlève une lettre ?

2° Que'le est la chose que les médecins ne soignent jamais ?

ANAGRAMME

Former un nom de ville avec les deux mots VILLE SERAS.

CHARADE

Inerte comme le dieu Terme,
Mon premier sépare et renferme.
Mon deuxième est en tout semblable à mon [premier,
Mon troisième est muet, et sourd est mon [entier.

REBUS N° 30

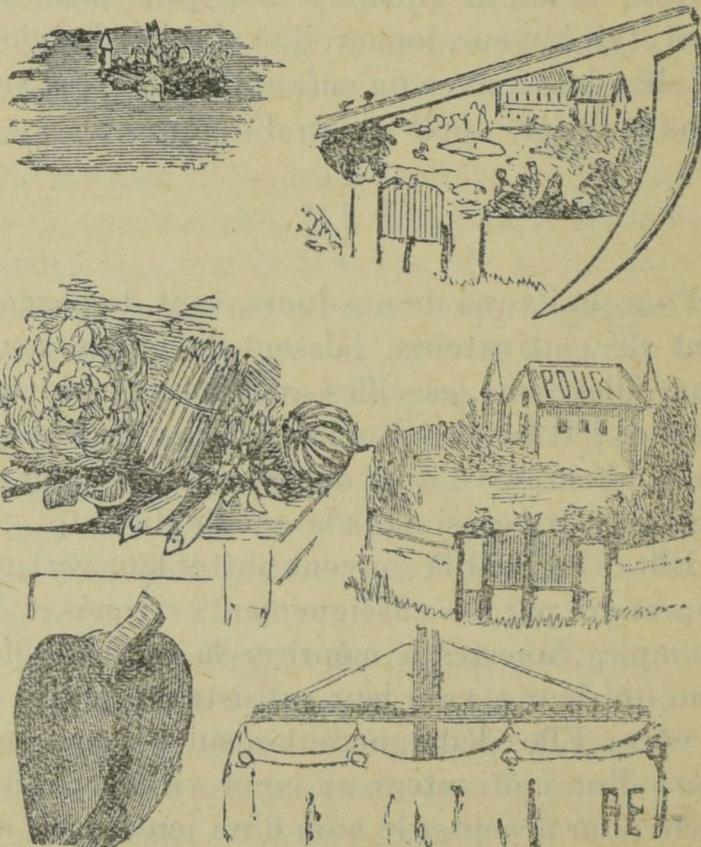


TABLE DES MATIÈRES

SEPTEMBRE 1921

TEXTE

Monuments durables, J.-ALBERT FOISY, 1. — Pourquoi cet œuf?, PIERRE L'ERMITE, 3. — Un nouveau pont sur la rivière Hudson, 5. — L'odyssée d'une pomme, LE VIEUX MÉNESTREL, 6. — Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, déclarée vénérable, 7. — Terre de fidélité, ANTONIO HUOT, ptre (*La Semaine Religieuse de Québec*), 9. — Pierre Dupont, J.-M.-J. BOUILLAT (*Le Noël*), 11. — Le robbo d'or, MARIE BARRÈRE-AFFRE (*La Maison*), 19. — Ephémérides canadiennes : août 1921, 28. — La machine humaine: jointure et pentures, LE VIEUX DOCTEUR, 30. — La coloration artificielle du marbre, 31. — L'homme d'acier, J.-A. M., 32. — Le travail, M. le juge DORION, 34. — Une misère de l'enfance — La danse de Saint-Guy, G. B., 36. — Pour s'amuser, 38. — Le mérite des femmes, E. DU KATOR, 39. — A dire : La prière du vieux missionnaire, J. COLMOU, 40.

ILLUSTRATIONS

Le nouveau pont sur la rivière Hudson, 5 — S. G. Mgr André Szeptycki, 8 — Pèlerinage à Ste-Anne d'Auray, (*Tableau de V. GUILLON*), 18 — Lord et lady Byng de Vimy débarquant à Québec, 27 — M. Arthur Sauvé, 28 — Le Rév. A.-D. Cormier, organisateur du Congrès acadien, 28. — M. J.-B. Laliberté, 29 — Le R. Père Letellier, 29 — Sir Sam Hughes, 29. — Chien de chasse guettant sa victime, (*Dessin de M. THADÉE*), 33 — Le Collège Ste-Anne, à Church-Point, N.-E., où s'est tenu le Congrès acadien, 39.

OCTOBRE 1921

TEXTE

La question du français, J.-ALBERT FOISY, 41. — L'original philosophe (*conte*), LE VIEUX MÉNESTREL, 43. — Les expéditions polaires, 45. — Pierre Dupont, J.-M.-J. BOUILLAT (*Le Noël*), 47. — Transfert du cœur de Mgr Freppel, 56. — Au voleur (*conte*), JEAN SANS TERRE, 56. — Ephémérides canadiennes : septembre 1921, 60. — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 64. — Étoiles géantes et étoiles naines, B. LATOUR (*La Croix*), 67. — L'organisation professionnelle, MGR L.-A. PÂQUET, 73. — Au temps de nos pères, ANDRÉ DE MARICOURT, 77. — Pour s'amuser, 78. — Cortège d'église, JEAN LÉON, 79. — A dire : A Marie (*poésie*), J. Colmou, 80. — Le jardin (*poésie*), E. PAILLERON, 80.

ILLUSTRATIONS

Le "Quest", navire de sir Ernest Shackleton, 46. — S. Louis, enfant, et son précepteur Vincent de Beauvais, 55. — M. l'abbé C.-N. Gariépy, 60. — Le colonel Harry Cockshutt, 61. — L'hon. L.-P. Normand, 62. — L'hon. Rodolphe Monty, 62. — L'hon. L. de G. Belly, 62. — M. le chan. L.

N. Campeau, 63. — L'hon. J.-L. Perron, 63. — Le vieux moulin, 66. — Son Excellence Mgr Piétro di Maria de passage aux Écureuils, lors de son voyage d'Ottawa à Ste-Anne de la Pocatière, 72.

NOVEMBRE 1921

TEXTE

Le Roi qui vient, J.-ALBERT FOISY, 81. — L'ambassadrice du pauvre homme, ANDRÉ LE PAS, 83. — Avantages de la générosité envers les âmes du purgatoire, LE P. FABER, 86. — Les grands revenants (*conte*), LE VIEUX MÉNESTREL, 87. — Le monde vu par deux cents degrés de froid, LOUIS LECARME, 88. — Chemin faisant, E. DU KATOR (*Le Messenger*), 90. — Les sept dormants, EUGENIO DE CASTRO, 92. — A propos de "Maria Chapdelaine", A. LARRIEU, 97. — La manne dans le désert, (*Revue des Objections*), 98. — Un dur-à-cuir, 100. — Ephémérides canadiennes : octobre 1921, 101. — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 105. — Le botulisme, 106. — Le radium, B. LATOUR, 107. — L'organisation professionnelle, Mgr L.-A. PÂQUET, 110. — Le patron chrétien, B. C. P. (*Les Nouvelles Religieuses*), 112. — Un discours prophétique, 114. — Le service de table, E. VESCO DE KEREVEN (*La Maison*), 116. — Pour s'amuser, 119. — A dire : La maison de chez nous (*poésie*), LE FRÈRE GILLES, o.f.m., 120.

ILLUSTRATIONS

Sur le Lac Saint-Sacrement, (*Tableau de KENSETT*), 91. — Pont en béton construit au village des Aulnaies, 96. — L'hon. M. André Fauteux, 101. — L'hon. M. T.-A. Crerar, 102. — S. G. Mgr J.-H. Prud'homme, 102. — Arc de la Paix, 103. — Le Collège des Jésuites de St-Boniface, Man., 109. — Benoît XV disant la messe dans les jardins du Vatican, 115.

DÉCEMBRE 1921

TEXTE

Noël et Terre Sainte, J.-ALBERT FOISY, 121. — Noël de prodigue, LE VIEUX MÉNESTREL, 123. — Le Diable au Congrès, PIERRE L'ERMITE (*La Croix*), 124. — La corvée de l'érable, FRÈRE MARIE-VICTORIN, des E. C., 130. — La Cène de Léonard de Vinci, 134. — Les secrets du Lis des champs, JEAN VÉZÈRE, 136. — Ephémérides canadiennes : novembre 1921, 140. — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 143. — Le cristal de roche, B. LATOUR, 145. — Vieux clochers canadiens (*poésie*), J. COLMOU, 147. — L'organisation professionnelle, Mgr L.-A. PÂQUET, 148. — L'ouvrier chrétien, B. C. P. (*Les Nouvelles Religieuses*), 151. — Le service de table, E. VESCO DE KÉRÉVEN, 154. — Recettes, 156. — Pour s'amuser, 157. — Les verbes en "oir", G. D'AZAMBUJA, 158. — A dire : Les berceuses de l'Enfant-Jésus (*poésie*), GASTON SORTAIS, 160.

ILLUSTRATIONS

La Nativité de Jésus, (Tableau de CORRÈGE), 129 — La Cène de Léonard de Vinci, 135 — Sir Edward Kemp, 140 — L'hon. Jacob Nicol, 140 — Feu l'abbé Émile Dionne, 141 — Lord Mount Stephen, 141 — L'hôpital de Charlotte-town, 142 — Les matines, 153.

JANVIER 1922

TEXTE

Gare à l'ennemi, J.-ALBERT FOISY, 161 — Un calcul difficile, 163 — Le secret d'être heureux, 163 — Bonne et sainte année, JEAN-LÉON, 164 — Petite étoile !, LE VIEUX MÉNESTREL, 165 — Le plaidoyer d'un assassin, PAUL CHARTON (*L'Etoile bleue*), 166 — Un joueur, ROUMANILLE (*L'Action française*), 169 — Un génie chrétien, JULES DORION (*L'Action Catholique*), 172 — Le testament de l'année défunte, V. G. (*La Semaine Religieuse de Québec*), 174 — Peut-on se sauver dans le protestantisme ? (*Revue des Objections*), 177 — Le plus gigantesque des astres connus, 179 — Éphémérides canadiennes : décembre 1921, 180 — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 183 — Fabrication du linoléum, H. C. (*La Croix*), 184 — Le travail, L'hon. Juge DORION, 186 — Le désir de changer de position, 190 — Alimentation de l'enfance, 192 — Christine de Pisan, MYRIAM THELEN (*La Maison*), 193 — Pour s'amuser, 195 — Le secret de Paule, ANDRÉ BESSON, 196 — On ne peut pas tout lire, LÉON TILLY, 197 — Les morts qui gênent, PIERRE L'ERMITE, 198 — A dire : Prière d'un soldat aveugle (*poésie*), l'abbé F. TROCHU, aveugle, 200.

ILLUSTRATIONS

La bénédiction du jour de l'an (*Composition de M. ED.-J. MASSICOTTE*), 164 — Le maréchal Foch, 172 — Le Bénédicité, 175 — L'hon. W.-L. MacKenzie-King, 180 — Feu l'abbé Luc Larue, 181 — Feu l'abbé J.-A. Tremblay, 181 — Feu M. C.-J.-L. Lafrance, 181 — Le collège de Ste-Anne de la Pocatière, 191.

FÉVRIER 1922

TEXTE

Le Vicaire du Christ, J.-ALBERT FOISY, 201 — Pour avoir l'honneur, M. BARRÈRE-AFFRE, (*Le Noël*), 204 — La maison de neige, LE VIEUX MÉNESTREL, 210 — Benoît XV, ANTONIO HUOT (*La Semaine Religieuse de Québec*), 211 — L'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg, 216. — Les funérailles des protestants, ESDRAS DU TERROIR (*Le Messager*), 218 — Le choix d'une épouse, (*Grains de Bon Sens*), 221 — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 226 — L'épilepsie, G. B. (*La Croix*), 227 — Lettre à Maud, Madame MARIE-JEANNE, 231 — Alimentation de l'enfance, 231 — Le travail, l'hon. Juge C.-E. DORION, 233 — Le problème de la vieillesse, Dr PAUL FUMOUCHE, 235 — La coxalgie, G. B., 237 — Pour s'amuser, 239 — La leçon de lecture (*poésie*), JEAN AICARD, 240.

ILLUSTRATIONS

Sa Sainteté le Pape Pie XI, 203 — Sa Sainteté Benoît XV, 211 — Sa Sainteté Benoît XV à son bureau de travail, 212 — Vue de Saint-Pierre de Rome et du Vatican, (*vue prise en aéroplane*), 213 — S.S. Benoît XV, passant au milieu des pèlerins, 215 — Paysage des Vosges, 223 — M. L.-P. Sirois, N.P., 224 — S. G. Mgr F.-X. Brunet, 224 — L'hon. juge Joseph Lavergne, 224 — S. G. Mgr Charles-H. Gauthier, 225 — M. Charles Petitgrew, 225 — Sur un lac des Laurentides, 230.

MARS 1922

TEXTE

A l'ordre du jour, J.-ALBERT FOISY, 241. — La chemise de l'homme heureux, A. ACLOQUE, 244. — Tragique histoire, ARVOR, J.-C., 247. — Les dominos, 251. — Qui peut bien être le vieillard qui m'a réveillé ?, (*B. P. de N.-D. du Chemin*), 253. — Le coq de Ste-Pétronille, LE VIEUX MÉNESTREL, 255 — La crémation des corps, 256 — Du gras au maigre, Abbé CHARLES GRIMAUD, 260 — Éphémérides canadiennes : février 1922, 263 — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 266 — Façonnage de la corne, PIERRE LABOUREYRAS, 268 — Les grands télescopes américains, B. L., 269 — Lettre à Maud, Madame MARIE-JEANNE, 271 — Alimentation de l'enfance, 271 — Le travail, M. le juge C.-E. DORION, 273 — Le printemps en Palestine, 275 — Pour s'amuser, 277. — L'appétit des animaux, 278 — Le cardinal Lavigerie et le petit Charles, 278 — Gloire au 22^e ! THÉODORE BOTREL, 280.

ILLUSTRATIONS

La cathédrale de Litchfield (Angleterre), 243. — Le déjeuner de bébé, 252. — Le Rév. P. Tourangeau, O.M.I., 263 — Mgr J.-E. Feuiltault, curé de Ste-Marie, 263 — M. P.-C. Larkin, 263 — Le Château Frontenac de Québec, 265 — La grand'messe paroissiale, 270 — M. Théodore Botrel, 280.

AVRIL 1922

TEXTE

Mort en exil, J.-ALBERT FOISY, 281 — L'Alleluia des clochers de Québec, LE VIEUX MÉNESTREL, 284 — L'ordonnance du Capitaine, 285 — Un désastre national, Jules DORION, 287 — Moktar, Mme BARRÈRE-AFFRE, 290 — Le choix d'une croix, 294 — "Quand Israël est roi", JÉRÔME et JEAN THARAUD, 295 — Les animaux indicateurs du temps, 300 — Éphémérides canadiennes : mars 1922, 301 — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 304 — Une maladie qui ne pardonne pas, C. B., 306 — Qualités morales de la maîtresse de maison, MARIE ROLLET 308 — Alimentation de l'enfance, 309 — L'apprentissage, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 312 — Le juste prix, (*B. P. de l'Imm.-Concept.*), 314 — Laquelle choisir, 315 — En face de la vie, (*Les Dossiers de "L'Action Populaire"*), 316 — Pour s'amuser, 318 — La montre (*poésie*), THÉOPHILE GAUTIER, 320 — Enfant de cœur (*poésie*), S.-V. DELAPORTE, S.J., 320.

ILLUSTRATIONS

Charles-François-Joseph d'Autriche, 281 — La famille de l'infortuné Charles d'Autriche, 282 — La rivière Chaudière pendant une inondation du printemps, 283 — Intérieur de la Basilique de Ste-Anne-de-Beaupré, 287 — La Basilique de Ste-Anne de Beaupré (*avant l'incendie*), 288 — La Basilique de Ste-Anne de Beaupré (*après l'incendie*), 289 — S. G. Mgr John Forbes, 301 — S. G. Mgr Guillaume Forbes, 301 — Feu le Dr J.-A. Couture, 302 — Feu Mgr H.-O. Chalifoux, 302 — Le R. P. Leventoux, eudiste, 303 — Le printemps, (*Composition et dessin d'EDWARD*, 311.

MAI 1922

TEXTE

Deux siècles et demi, J.-ALBERT FOISY, 321 — Le mois de Marie, F. FRÉDÉRIC, *O.M.Cap. (L'Echo de Saint-François)*, 324. — La Vierge au nid, LE VIEUX MÉNESTREL, 327 — La légende de la Sainte Chapelle, E. VESCO DE KÉRÉVEN (*L'Etoile Noëliste*), 328 — Chez le père Rémillard, ANTOINE BERNARD (*Le Canada-Français*), 333 — Le C. P. R. se souvient, 337 — Moktar, Mme BARRÈRE-AFFRE, 337 — Éphémérides canadiennes : avril 1922, 344 — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 347 — L'apoplexie, G. B. (*La Croix*), 349 — Lettre à Maud, Mme MARIE-JEANNE, 351 — Qualités morales de la maîtresse de maison, MARIE ROLLET, 351 — Alimentation de l'enfance, 353 — L'Église et le Syndicat, E. D'UZEL, (*Le Travailleur*), 354 — L'arbitrage, JULES DORION, 355 — Pour s'amuser, 351 — Le fusil, HELLÈLE, 358 — Le lis et le ruisseau (*poésie*), F. HEURLIPPES, 360.

ILLUSTRATIONS

La vénérable Marie de l'Incarnation, 322 — Le monastère des Ursulines de Québec, 323 — La chapelle des Ursulines, 323 — La Vierge au lis, 325 — Le crâne de Montcalm, conservé au monastère des Ursulines de Québec, 335 — Monument érigé à Montréal par le Pacifique Canadien, 336 — La vieille église de Ste-Anne de Beaupré démolie en 1878, 343 — L'église du Sacré-Cœur de Jésus, de Montréal, incendiée récemment, 344. — M. Adolphe Poisson, 345 — Le vieux Québec, 356.

JUIN 1922

TEXTE

Les vacances, J.-ALBERT FOISY, 361 — Le règne du Sacré-Cœur dans la famille, (*Bulletin paroissial de Valleyfield*), 362 — Une face de tueur ! (*B. P. de N.-D. du Chemin*), 364 — Nos vieilles églises, GUSTAVE BAUDOIN, (*La Revue Nationale*), 368 — S. G. Mgr Émard, archevêque d'Ottawa, 377 — Trois coups de fusil, LE VIEUX MÉNESTREL, 378 — Moktar, MARIE BARRÈRE-AFFRE (*Le Noël*), 379 — N'ayez pas peur, RENÉ BAZIN, 383 — Éphémérides canadiennes : mai 1922, 385 — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR,

388 — Blanchisseurs et noircisseurs, Abbé DUPLESSY, 390 — Lettre à Maud, Mme MARIE-JEANNE, 392 — Le mensonge, F. Collard, 392 — Faire attention, JACQUES HERBÉ, 394 — Le salaire viable (*Le Travailleur*), 396 — En Perse, 397 — Pour s'amuser, 398 — Le petit doigt de maman, HELLÈLE, 399 — Le petit boîteux (*poésie*), Mme SOPHIE HUE, 400.

ILLUSTRATIONS

Il faut qu'il règne, 363 — Intérieur de l'église de l'Hôpital-Général de Québec, 369 — L'église de Ste-Famille, I.-O. 370 — L'église de Beaumont, 371 — Intérieur de l'église de l'Ange-Gardien, 372 — Vieilles maisons canadiennes, 374 et 376 — S. G. Mgr Emard, 377. — Marine : (*Dessin de M. Claude Côté*), de l'Académie Commerciale de Québec, 384 — Paysage : (*Dessin de M. J.-P. Ziska*), de l'Académie Commerciale de Québec, 384 — Maquette du Monument Taschereau, 386 — M. Arthur Sauvé, 387 — Intérieur de l'église temporaire de Ste-Anne, 387 — Charité, 391 — Le vieux Québec, 397.

JUILLET 1922

TEXTE

Gardons notre langue, J.-ALBERT FOISY, 401 — Les contes de fées sont-ils moraux ? Dr PIERRE MÉNARD (*La Maison*), 403 — Votre fille est en danger, E. M. S.J., (*Le Messager*), 406 — Tu as bien fait ! (*Bulletin Paroissial*), 408 — Canot d'écorce et voyageurs d'antan, E.-V. MASSICOTTE (*Le Bulletin des Recherches historiques*), 409 — La vache blanche libertaire, LE VIEUX MÉNESTREL, 413 — Madame Labiche, (B. S. François, Ottawa), 414 — La Saint-Jean-Baptiste, ANTONIO HUOT, ptre, (*La Semaine Religieuse*), 415 — La maisonnette sur la colline, BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD, 418 — Les droits de l'enfant, EGIDIO (*La Réponse*), 419 — Bernadette, ESDRAS DU TERROIR, 421 — Éphémérides canadiennes : juin 1922, 425 — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 428 — Spiritisme, 430 — Phénomène, 430 — Lettre à Maud, Mme MARIE-JEANNE, 432 — Les Sports et l'hygiène, LE Dr H. PALARDY (*Le Droit*), 432 — Conseils, 434 — Ce qu'il faut faire, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 436 — Un petit conseil, C. CLAIR, 437 — Petits ouvrages d'art, MARYEL (*Le Noël*), 435 — Pour s'amuser, 437 — On demande un apprenti, (*L'Etoile Noëliste*), 439 — L'église des blés (*poésie*), LOUIS MERCIER, 440.

ILLUSTRATIONS

Le courrier entre Québec et Lévis, en hiver, autrefois, 409 — Sur la Voie Appienne, 417 — S. G. Mgr Leventoux, 424 — M. Joseph Vézina, 425 — M. C. J. Magnan, 425 — M. J.-A. Gilbert, 425 — M. Arthur Lavigne, 426 — Mgr J.-E. Laberge, 426 — M. Gustave Gagnon, 426 — L'inondation dans la Beauce, 427 — Une belle famille canadienne-française, 431 — Le vieux Québec, 438.

AOÛT 1922

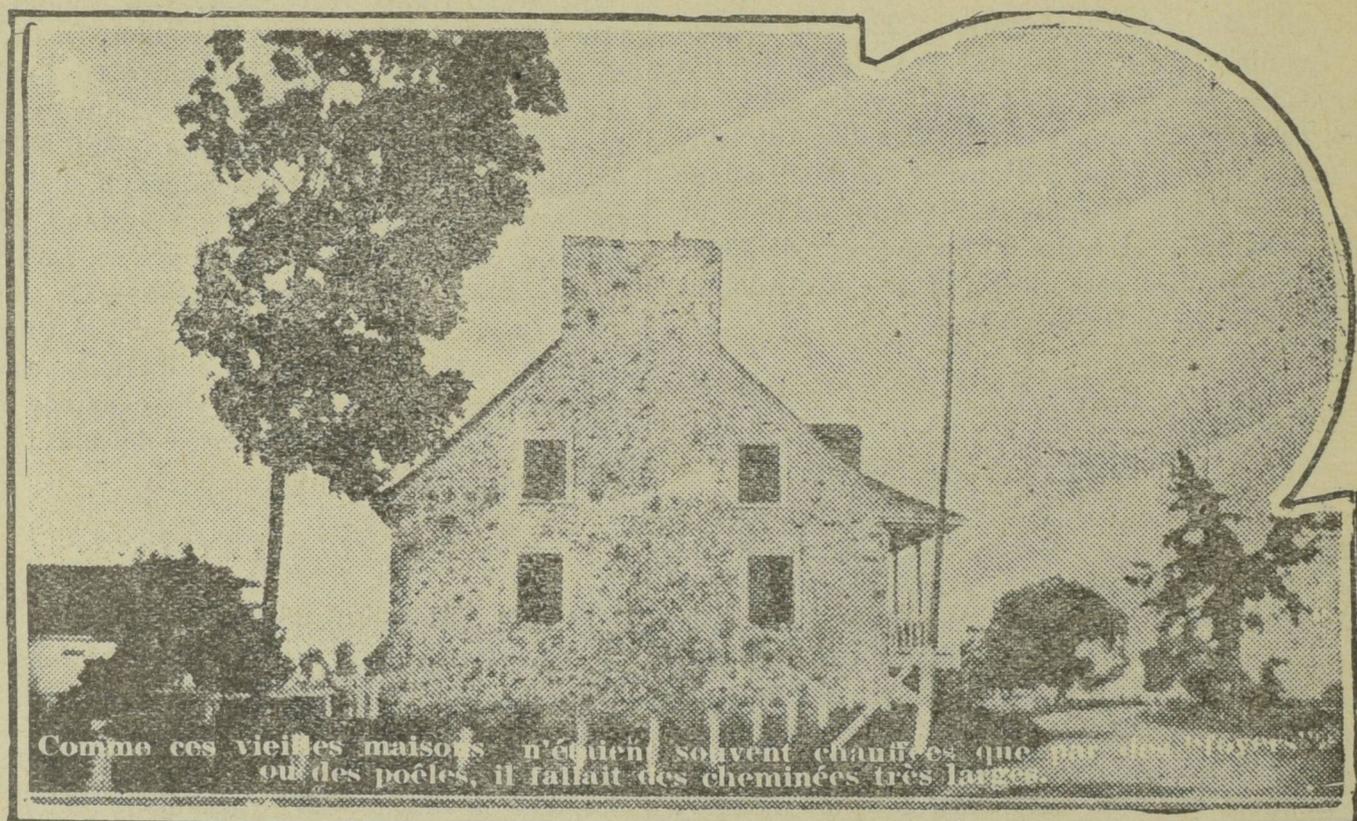
TEXTE

La rentrée, J.-ALBERT FOISY, 441.— Les vicissitudes d'une momie, 443— Le volcanisme, EMILE MILLER, 444 — Le curé de Sautechèvre, Jean NESMY (*La Maison*), 449 — Folles dépenses, 452 — Boismou se repose le dimanche, (*conte*), LE VIEUX MÉNESTREL, 454 — Méditation sur la richesse, G. d'AZAMBUJA (*Le Noël*), 456 — Les méduses lumineuses, 458 — L'art de la toilette, 458 — Sur tes genoux (*berceuse*), 460 — Ephémérides canadiennes : juillet 1922, 462 — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 465 — Comment on devient sourd, G. B. (*La Croix*), 467 — Mme Craven, RENÉ MILLY (*La Maison*), 469 —

Le dépeuplement des campagnes, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 472 — Simple histoire, MARIE ROLLET, 473 — Les devoirs des enfants, 475 — Pour s'amuser, 476 — Table des matières, 477.

ILLUSTRATIONS

L'Angélus du vieux curé (*Tableau de M. Palezieux*, 448) — Le Moulin à farine, 453 — Vue panoramique de St-Joseph de Carleton, 455 — La cathédrale d'Amiens — L'abside, 459 — Feu F.-X. Garneau, 463 — Le R. Père Deguire, 463 — L' "Artic", 464 — Trois enfants jumeaux, 468 — Le vieux Québec — Le château St-Louis, 471 — Une vieille maison canadienne, 480.



UNE VIEILLE MAISON CANADIENNE

LIBRARY AND ARCHIVES CANADA
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531354 9